

Antologio III

Ernest Naville

Filozofo, sciencisto, verkisto, korespondinto de Franca Instituto

La langue internationale (1899)

Extrait du compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques (Institut de France)

Enkonduko:

Ernest Naville (1816-1909), la ĝeneva kristana filozofo, sciencisto, verkisto kaj moralisto kun internacia reputacio, apartenis al la esceptaj kazoj de sciencistoj de la 19a jarcento, kiuj interesiĝis pri la demando de la neŭtrala universala lingvo. Kvankam li principe ankoraŭ favoris la revivigon kaj universaligon de la greka aŭ latina lingvo, li konsciis pri la malavantaĝoj de tiuj klasikaj lingvoj kaj konkludis, ke ili pro diversaj kaŭzoj apenaŭ povus ludi la rolon de neŭtralaj universalaj lingvoj de la moderna epoko. Unue ili estas tro malfacile lerneblaj. Krome la latina lingvo kredeble ne estus akceptita de la protestantoj aŭ ortodoksoj, kaj ĉe la greka lingvo oni ne scius kiun version oni devus adopti. En la kazo de la franca lingvo Naville konstatis, ke ĝia monda signifo estas malkreskanta. Kaj la ceteraj nacilingvoj troviĝas en rivaleco kaj konkurenco inter ili.

La lingvon Volapük de Johann Martin Schleyer, kiu tiam iom furoris, Naville deklaris fiaskita, morta. Sed malgraŭ ĝeneralaj duboj kaj publikaj mokoj pri la ideo de la universala lingvo, por Naville estis tamen klare, ke ĝia enkonduko en komerco, industrio, vojaĝado, scienco kaj literaturo estus ne nur dezirinda, sed respegulus urĝan bezonon kaj havus grandegan utilon por la homaro. Per tia pli facile lernebla lingvo la homoj de la tuta terglobo povus pli efike interŝanĝi siajn ideojn kaj komuniki siajn sentojn, la junularo povus senpeziĝi de la studa superŝarĝo kaj pli spontane disvolvi la intelekton kaj la pensadon.

Ĉar la adopto de neŭtrala universala lingvo estus en la intereso de la edukado, Naville pledis surbaze de tiu konstato por la enkonduko de la instruado de tia lingvo en ĉiujn duagradajn lernejojn de la tuta mondo. Li opiniis, ke se do la registaroj de kvar-kvin gravaj ŝtatoj konsentus pri la enkonduko de tia lingvo en la lernejojn, la resto de la mondo probable sekvus tiun decidon.

Por formi al si definitivajn opinionojn, Naville konsideris la pritakson de la rusa verkisto Lev Nikolaeviĉ Tolstoj (1828-1910) kaj konsultis la german-britan lingviston Max Müller (1823-1900) pri lia vidpunkto koncerne Esperanton. Kiam la eminenta sciencisto respondis pozitive, Naville sendis en 1899 al la Franca Instituto klaran rekomendon pri la graveco de la neŭtrala universala lingvo. El ĉi tiu frua kaj signifa dokumento sub la titolo *La Langue internationale* de 1899 sekvas la esencaj ĉapitroj.

Bibl.: Ernest Naville. La Langue Internationale. Extrait du compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques (Institut de France). Orléans 1899.

Originala teksto (en la franca lingvo):

Une pensée souvent exprimée déjà, mais sur laquelle on ne saurait trop attirer l'attention, est que *l'établissement d'une langue internationale universelle est une des nécessités les plus urgentes de la civilisation actuelle.* (J'ai formulé cette thèse en 1894, mais avec de très brefs développements, dans mon volume : *La définition de la Philosophie, art. 81*)

Le mot international est nouveau. Ce n'est que dans l'édition de 1877 qu'il a paru dans le dictionnaire de l'Académie française; et c'est vers 1846 qu'il avait passé d'Angleterre en France. Il répondait si bien aux rapports toujours plus nombreux des différents peuples qu'il est promptement et largement entré dans l'usage: on en use et on en abuse. On voit des cafés internationaux, des pharmacies internationales, etc. J'ai remarqué une petite voiture publique faisant un trajet d'une dizaine de kilomètres qui, parce qu'elle franchissait la frontière entre la Suisse et la France, se décorait du titre de Courrier international.

Une langue internationale pourrait avoir un usage limité à quelques nations seulement. La langue internationale *universelle* serait celle qui serait comprise partout; mais universelle ne veut pas dire unique. Il suffit de consulter le dictionnaire pour constater que ces deux termes ne sont nullement synonymes. Il n'est pas question de réaliser la pensée chimérique d'obtenir qu'un seul moyen d'échange des idées fût adopté, de l'équateur aux deux pôles, par toutes les races humaines.

La langue universelle subsisterait à côté des idiomes particuliers, sans en détruire ni en restreindre l'emploi. Les langues nationales ont leur raison d'être; elles sont le résultat de la formation et de l'histoire des différentes sociétés humaines. Un peuple qui abandonnerait sa langue renierait son passé, et accomplirait, au point de vue patriotique, une sorte de suicide. L'amour de la langue maternelle est, aussi bien que l'amour du sol natal, un des éléments essentiels du patriotisme. La langue internationale, en laissant subsister les autres, établirait un moyen de communication par la parole entre tous les membres de la famille humaine. Ce qui, depuis longtemps, m'a fait adopter la pensée que l'établissement d'une telle langue serait un immense bienfait, c'est ce surmenage, dont on se plaint si souvent et si justement, qui caractérise les résultats de l'organisation actuelle des études. Ce surmenage ne résulte pas seulement de programmes trop chargés de matières scientifiques; il résulte aussi de la multiplicité des langues qui figurent dans les degrés secondaires de l'enseignement. Ce sont les intérêts de l'éducation qui ont primitivement dirigé mon attention vers la question que j'aborde ici. L'étude d'une seule langue assez sérieusement apprise pour ne pas être oubliée, me paraissait préférable, soit au point de vue du développement de l'intelligence, soit au point de vue pratique, à l'étude de trois ou quatre langues enseignées dans les collèges, et bien souvent promptement oubliées. Mais la question a une portée plus générale. Il n'est aucun des développements de l'activité humaine qui ne soit intéressé à l'établissement d'une langue intelligible par tous les peuples.

Il ne s'agit pas ici d'un fait absolument nouveau, car ce fait s'est produit déjà en quelque mesure. Le grec était une langue internationale dans l'empire romain, quand les écrivains juifs du Nouveau Testament en faisaient usage pour rédiger les éléments de ce livre, et lorsque l'esclave Epictète et l'empereur Marc Aurèle s'en servaient pour rédiger leurs maximes. Dans l'occident de l'Europe, le latin est devenu une langue internationale pour les lettrés et les savants, jusqu'à une époque qui n'est pas très éloignée de nous. Au XVII^e siècle et au XVIII^e, le français est devenu une langue internationale pour la diplomatie (il l'est encore) et pour les salons des capitales de l'Europe. Voilà des faits qu'il faudrait reproduire en les généralisant, en leur donnant une portée universelle.

Tolstoï s'est plaint des inconvénients qui résultent d'un trop grand amour de l'uniformité. L'uniformité revêt un caractère parfois absurde lorsqu'il s'agit de choses pour lesquelles la diversité a des raisons d'être. Il est contraire au bon sens de faire adopter les mêmes costumes aux habitants des régions froides et des régions chaudes du globe. C'est sans de bonnes raisons que les femmes de la Suisse ont généralement abandonné leurs costumes nationaux pour se vêtir à la mode de Paris. D'une manière générale, pour tout ce qui est local par essence, l'uniformité n'est pas justifiée et peut devenir nuisible, ne fût-ce que sous le rapport de l'esthétique. Il en est autrement lorsqu'il s'agit de choses qui sont l'objet de communications et d'échanges entre les divers peuples. Au point de vue commercial, l'unité des poids, des mesures et des monnaies est désirable. Au point de vue scientifique, l'uniformité du baromètre et du thermomètre serait avantageuse. Ce qui serait bien plus avantageux encore, c'est l'établissement d'une langue qui serait un moyen général d'échanger des idées. Cette question a été très souvent abordée, et l'a été par des hommes de premier ordre, Descartes et Leibniz entre autres.

Montesquieu écrivait, en 1728: „La communication des peuples est si grande qu'ils ont absolument besoin d'une langue commune.“ Lorsque Montesquieu écrivait ces lignes, on n'avait ni la navigation à vapeur, ni les chemins de fer, ni le télégraphe et le téléphone. Tous ces moyens matériels de rapprochement rendent de plus en plus nécessaire un échange possible des idées entre les habitants des divers points du globe. Les rapports toujours plus faciles établis entre les pays les plus éloignés joignent maintenant aux langues qui ont toujours été utiles à savoir pour les communications internationales de l'occident, non seulement le russe, mais l'arabe, le chinois et le japonais.

Ce n'est pas seulement dans l'intérêt de l'éducation que l'établissement d'une langue internationale est désirable. C'est dans l'intérêt du commerce et de l'industrie. Il s'est fondé à Paris, il y a quelques années, une Société commerciale pour l'étude des langues étrangères. On lit dans le dernier rapport sur ses travaux (janvier 1898) cette affirmation dont on ne saurait contester la valeur: „Dans l'intérêt du commerce français, la connaissance des langues étrangères est absolument indispensable“. Cette Société entretient des cours d'espagnol, d'anglais, d'allemand, de russe et d'arabe. Elle en établira d'autres lorsque ses ressources le lui permettront: italien, portugais, danois, suédois, norvégien, etc., etc. Quel gain, lorsqu'une seule langue suffirait pour la correspondance et pour les rapports personnels des voyageurs de commerce. Ce bienfait s'étendrait aux voyageurs de tous les ordres qui seraient compris dans toutes les gares des chemins de fer, qui seraient assurés de trouver partout, même dans de simples villages, quelques personnes avec lesquelles il leur sera possible de s'entendre. L'intérêt des sciences n'est pas moins manifeste. Un des rédacteurs de la *Revue scientifique de Paris* se plaignait vivement, il y a quelques années, de la difficulté extrême dans laquelle on se trouve lorsqu'il faut rendre compte des écrits toujours plus nombreux qui arrivent dans tant de langues diverses. Combien d'érudits et de savants portent, comme M. Bouillier [dans sa brochure *Les dons à*

l'Institut], des regards d'envie „vers le temps où une langue unique, le latin, mettait en communication de travaux tous les savants du monde“.

On peut parler enfin de l'intérêt de la littérature. Personne n'ignore combien les traductions laissent à désirer. Quel avantage pour un auteur qui écrirait dans sa langue nationale de pouvoir faire exécuter sous ses yeux une traduction unique qui mettrait ses œuvres fidèlement interprétées à la portée des lecteurs de tous les pays.

Plus on y réfléchit, plus on comprend que l'établissement d'une langue universelle serait un événement d'une portée immense. Et il ne s'agit pas ici d'une entreprise sans base sérieuse, tout à fait arbitraire et offrant un caractère artificiel. La constitution des nationalités a produit des langues nationales; les relations toujours plus multipliées des diverses populations du globe réclament un moyen général d'échange des idées. Que chaque peuple conserve sa langue, et qu'il existe une seconde langue partout comprise, ce sera répondre à l'appel des circonstances, ce sera, pour employer un terme d'école, réaliser la synthèse des diversités nationales et de l'unité du genre humain. „Le besoin d'une langue scientifique internationale se fait vivement sentir“, écrivait récemment M. Fonsegrive [dans la revue la *Quinzaine* du 1^{er} août 1898]. J'étends sa pensée en effaçant le mot *scientifique* qui limiterait à une seule classe de personnes un bienfait qui doit être général. On ne contestera pas la valeur théorique de ces considérations; mais leur application pratique soulève dans beaucoup d'esprits des doutes sérieux, des objections graves. Il ne suffit pas de désigner un but à atteindre, il faut indiquer aussi les moyens d'y parvenir.

Constatons d'abord que l'étude d'une seconde langue existe tous les jours, là où la civilisation fait des progrès. Le nombre des enfants qui joignent l'étude d'une autre langue à celle de leur langue maternelle est considérable. Le fait se produit surtout d'une manière naturelle, dans les pays qui sont, au point de vue linguistique, des pays frontières.

Ce ne sont pas seulement des familles appartenant aux classes supérieures de la société, mais celles de petits bourgeois et même des paysans dans l'aisance qui envoient leurs fils et leurs filles passer quelque temps dans un pays voisin dont ils apprennent la langue. L'étude d'une langue internationale n'exigerait, dans aucun cas, plus de temps et de peine que celle de l'allemand, de l'anglais, de l'italien, du russe, du français; mais avec un même degré d'effort quelle différence dans le résultat! Une seconde langue qui, dans l'état présent des choses, ne met en communication qu'avec les habitants d'un pays voisin, mettrait en rapport avec le genre humain! Il me paraît impossible que cette pensée ne fasse pas une très vive impression sur l'esprit de quiconque prendra la peine de réfléchir un moment.

L'établissement d'une langue internationale pourrait-il être, sans des efforts spéciaux dirigés dans ce but, le résultat du cours naturel des choses? On l'a quelquefois pensé. Voici le passage de la lettre de Montesquieu à d'Olivet dont j'ai cité un fragment: „Notre langue est si universelle ici qu'elle est presque la seule chez les honnêtes gens... Je suis persuadé que le français gagnera tous les jours dans les pays étrangers. La communication des peuples est si grande qu'ils ont absolument besoin d'une langue commune, et on choisira toujours notre français.“ Il est vrai qu'il ajoutait pour atténuer l'audace de son affirmation: „Il serait aisé de deviner, si on interceptait cette lettre, que c'est un académicien qui parle à un académicien.“ De nos jours, l'usage du français dans les cours et les salons de Vienne, de Berlin, de Saint-Petersbourg, a sensiblement diminué, et les mémoires de l'Académie de Prusse ne sont plus rédigés principalement en

français, comme c'était le cas sous le règne de Frédéric II et plus tard encore. J'ai sous les yeux le gros volume des mémoires présentés à la classe de philosophie spéculative de Berlin, de 1770 à 1801; ils sont tous en français. La réaction produite par les conquêtes de la République française et de l'Empire a été l'une des causes de ce fait. C'est un des éléments de la grande revanche dont Leipzig et Waterloo gardent le souvenir.

La prodigieuse expansion de la race anglo-saxonne dans toutes les parties du monde fait admettre à quelques personnes que l'anglais s'imposera, par le cours naturel des choses, comme la langue universelle. J'ai entendu un diplomate entreprendre de démontrer à ses auditeurs que c'est à la langue russe que cet avenir est réservé. En présence de cette diversité d'opinions, il faut convenir que si l'établissement d'une langue internationale universelle ne devait être que le résultat du cours naturel des choses, cela ne pourrait avoir lieu que dans un espace de temps qui se compterait par siècles.

L'existence d'écoles publiques dans tous les États civilisés offre le moyen d'arriver à ce résultat, sinon très vite, du moins dans un espace de temps plus court. Supposons que quatre ou cinq grandes puissances d'Europe et d'Amérique se mettent d'accord pour que la deuxième langue enseignée dans leurs écoles soit la même. Il est hors de doute que, dans un temps qui ne serait pas relativement très long, le reste du monde civilisé se joindrait à elles. Une telle résolution ayant été prise, un terme serait fixé pour sa mise en pratique, afin que les instituteurs et les institutrices eussent le temps de se préparer. Un second terme serait fixé au delà duquel personne ne serait admis comme employé dans les administrations publiques, sans savoir la langue internationale. La même prescription s'imposerait, sans qu'aucune intervention des pouvoirs sociaux fût nécessaire, à tous les employés des Compagnies de transport sur terre et sur mer, à ceux des maisons de commerce, et d'industrie, et, en première ligne, à tout le personnel des hôtels, restaurants, etc. Il n'y a pas d'exagération à admettre que, *dans l'hypothèse d'un accord de quatre ou cinq grandes puissances*, il ne faudrait pas plus d'une trentaine d'années, à partir de la date de cet accord, pour que le but fût atteint. L'intervention des gouvernements aurait un caractère prématuré et arbitraire si elle n'était pas préparée par un mouvement sérieux de l'opinion. C'est aux initiatives privées qu'il appartient de généraliser l'idée des avantages d'une langue internationale universelle, et d'exercer sur les pouvoirs sociaux une contrainte morale à laquelle ils finiraient bien par céder. Quand le but serait atteint, voici quelle devrait être, en ce qui concerne les langues, l'organisation des écoles publiques:

Dans les écoles primaires, fréquentées par les enfants de toutes les classes de la population, on ferait une large place à l'étude de la langue nationale qui serait, comme c'est le cas aujourd'hui dans les bonnes écoles, le moyen principal de la culture intellectuelle et morale des élèves. Les enfants apprendraient plus ou moins la langue internationale par l'usage, de même que maintenant, à côté de la langue officiellement enseignée, ils apprennent par l'usage le patois, dans les contrées où un patois existe encore.

Les écoles secondaires, fréquentées par les enfants des deux sexes que le besoin de gagner promptement leur vie ne force pas à quitter les études aussi vite que possible, auraient pour caractère distinctif l'étude régulière de la langue internationale. L'aptitude des diverses races humaines et des divers individus pour l'étude des langues varie beaucoup; mais tous les enfants, ou du moins presque tous, sont capables d'en bien savoir deux. La langue internationale suffisant pour la pratique à la grande majorité des hommes, l'enseignement secondaire pourrait être commun à tous les jeunes gens, quelle que soit la diversité des professions auxquelles ils se destineraient.

Dans les études supérieures (j'y fais rentrer non seulement les universités, mais les hautes classes des collèges, lycées ou gymnases actuels), plusieurs langues seraient enseignées comme c'est le cas maintenant. Des nécessités d'ordre pratique pourraient engager un certain nombre de jeunes gens à acquérir la connaissance d'une langue nationale autre que la leur. Puis les aspirants à la littérature ne renonceraient pas à vouloir lire dans les textes originaux les grandes œuvres de l'esprit humain: celles des Grecs, des Latins, des Orientaux, celles de Dante, de Shakespeare, de Milton, de Goethe, etc., etc.

J'ai dit, et je le répète avec une conviction ferme, que si quatre ou cinq grands Etats se mettaient d'accord pour que la seconde langue enseignée dans leurs écoles fût la même, l'établissement d'une langue internationale universelle ne tarderait pas beaucoup.

Mais cet accord, qui serait facile à obtenir en théorie, se trouve hérissé de difficultés, dès qu'il s'agit de choisir la langue à adopter. C'est là qu'est le nœud de la question.

On n'aboutirait pas en proposant d'adopter la langue actuelle d'une des grandes nations de l'Europe. L'espoir d'une conférence internationale formée, par exemple, de délégués de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Russie, qui adopterait l'une de leurs quatre langues pour le moyen universel de communication, éveille presque le sourire. Il suffit de réfléchir aux causes indiquées plus haut qui ont diminué l'importance du français, pour comprendre que la proposition d'universaliser l'usage de la langue d'une des grandes puissances actuelles se heurterait à des rivalités nationales qui ne laisseraient probablement pas même la mettre en discussion.

Une idée qui s'offre naturellement à l'esprit dans l'Europe occidentale est de reprendre l'usage du latin, en en généralisant assez l'étude pour qu'il devînt, non pas, comme il l'a été, la langue internationale des lettrés et des savants, mais celle de tout le monde. C'était la pensée de Descartes. Il parle à Mersenne du projet d'un auteur, qu'il ne nomme pas, qui voulait créer une langue nouvelle comme moyen universel de communication, et il ajoute: „Il serait plus aisé que tous les hommes s'accordassent à apprendre la latine.“ La pensée de choisir le latin pour langue internationale universelle a des partisans. Elle a été émise, il n'y a pas longtemps, par le professeur Valdarnini. A un congrès de la paix tenu à Hambourg, en août 1897, la question de la langue internationale fut discutée, mais ajournée. Quelques membres du congrès avaient émis l'idée que faciliter aux hommes de divers pays les moyens de se communiquer leurs pensées pourrait être l'introduction dans le monde d'un élément pacificateur. M. Raqueni avait demandé un décret rendant obligatoire l'enseignement du latin à tous les degrés des études. Tout récemment, M. Fonsegrive a soutenu, avec une grande énergie, l'utilité du latin sérieusement enseigné pour la formation de la pensée. Le latin n'est pas une langue absolument morte. Il est demeuré la parole officielle de l'Eglise romaine; certaines classes de savants, les botanistes par exemple et les éditeurs de textes anciens, en font encore parfois usage. Il est généralement enseigné dans les collèges et gymnases de la plupart des pays civilisés, en Russie comme en Allemagne, en France, en Espagne et en Italie. Pourquoi a-t-il perdu le privilège qu'il a possédé si longtemps, d'être un moyen de communications internationales? Par diverses causes dont une est que, sauf de rares exceptions, les femmes ne le savaient pas. Si le latin avait fait partie de l'instruction des jeunes filles, et si le temps consacré à son étude n'avait pas été réduit dans les collèges par la surcharge des programmes, il aurait été parlé dans les familles conjointement avec les langues nationales, et il serait encore d'un usage universel, au moins dans l'occident de l'Europe. Ce qu'on peut objecter au projet d'en refaire une langue internationale, c'est que, si le latin est une langue ecclésiastique vivante, il est pour les usages

ordinaires de la vie une langue morte dans laquelle il ne serait pas facile, pense-t-on, d'introduire les termes nécessaires pour répondre aux exigences de la civilisation contemporaine. Il vient cependant de se fonder à Rome, sous le titre de *Vox urbis*, une revue destinée à généraliser l'usage du latin en l'adaptant à des questions autres que celles qui concernent la religion. On trouve dans son premier numéro un article intitulé *Birota Velocissima* qui concerne une matière essentiellement contemporaine, car c'est de la bicyclette qu'il s'agit.

Le choix du latin serait peut-être accueilli avec faveur par les peuples parlant des langues dont il est la souche; mais cela même pourrait créer ailleurs des préventions hostiles. Enfin, hélas! dans les divisions actuelles de la chrétienté, le fait que le latin est la langue officielle de l'Eglise romaine pourrait susciter chez les orientaux et les protestants une opposition semblable à celle qu'a rencontrée jadis chez les protestants, et que rencontre encore chez les orientaux l'adoption du calendrier grégorien. La réforme était bonne, mais elle venait d'un Pape!

Choisir le grec pour langue internationale n'est pas une pensée nouvelle. En 1770, Voltaire appelait de ses vœux une croisade du roi de Prusse, de l'impératrice de Russie, et de l'impératrice d'Autriche, contre les Turcs: „Ce serait un spectacle charmant, écrivait-il, que de voir deux impératrices tirer les deux oreilles de Mustapha et le renvoyer en Asie.“ S'adressant à Catherine II, dans une lettre du 14 septembre, il écrit: „Si vous étiez souveraine de Constantinople, Votre Majesté établirait bien vite une belle académie grecque. Tous les négociants de la mer Egée demanderaient des passeports grecs. *La langue grecque deviendrait la langue universelle.*“ Cette pensée n'a pas, à ma connaissance, attiré l'attention au siècle dernier, mais elle a été vivement reprise et défendue à notre époque. En 1864, M. Gustave d'Eichtal publia une brochure dans laquelle il demandait: „Que le grec fût introduit comme langue internationale universelle, et que, en dehors de la langue nationale, l'enseignement linguistique pratique pût se réduire à une seule langue.“ Ce travail a été remarqué et discuté. Au mois de mai 1867, il s'est fondé à Paris une Association pour l'encouragement des études grecques en France. La même année, l'abbé Hetsch, collaborateur de Monseigneur Dupanloup, parlant du grec, dans un discours public, l'indiquait comme très propre à devenir une langue internationale et M. Beulé signalait, non sans quelque exagération, la littérature grecque comme „le moyen par excellence de former des hommes“. L'Association pour l'encouragement des études grecques ayant eu du succès et publiant un annuaire, M. d'Eichtal en profita pour reproduire et développer son projet, en 1871. Les étudiants de l'Université de Washington publient maintenant un journal intitulé le *Miroir*, qui est rédigé en grec ancien.

La Grèce, si grande par ses souvenirs, et dont l'influence sur la civilisation a été et est encore si énergique, n'est plus une de ces nations puissantes qui excitent la jalousie des autres. La proposition de faire du grec la langue internationale ne susciterait pas les mêmes objections que s'il était question de l'allemand, de l'anglais, du français ou du russe. Cette langue est vivante, et s'adapterait plus facilement, pense-t-on, que le latin aux nécessités de la civilisation contemporaine. Ses partisans signalent sa richesse, sa flexibilité. On peut enfin, lorsqu'on plaide sa cause, faire valoir le fait que c'est en grec qu'a été rédigé le livre des Chrétiens qui est par excellence le livre de l'humanité.

On demandera naturellement: quel grec? celui du siècle de Périclès? celui du commencement de l'ère chrétienne? celui des Grecs d'aujourd'hui? On pourrait demander de même: quel latin? celui de Cicéron? celui de saint Augustin? celui des écrivains du moyen âge? Il faut comprendre que, quelle que soit la langue

choisie pour les communications internationales, cette langue deviendrait vivante. Elle se modifierait comme tout ce qui vit, et recevrait pour affluents les meilleurs éléments des langues nationales. Si on adoptait le latin, il serait naturel de prendre pour base la langue de César et de Cicéron. Si on adoptait le grec, la langue de Xénophon serait convenablement choisie, le grec contemporain fournissant les mots nouveaux devenus nécessaires.

Il y aurait un avantage commun à l'adoption du grec et à celle du latin. On connaît la lutte, souvent renouvelée, des défenseurs des études classiques et des partisans des études modernes, et l'on ne doit pas méconnaître la valeur des raisons alléguées de part et d'autre. Les défenseurs des études classiques démontrent valablement combien il est avantageux pour la culture de l'esprit de faire connaître aux élèves les grands monuments de la pensée antique, les glorieuses destinées de la Grèce et de Rome, combien il est avantageux de les mettre ainsi en rapport avec les origines de la civilisation contemporaine, avec les œuvres qui, combinées avec l'influence du Christianisme, ont produit cette civilisation. Leurs adversaires démontrent, non moins valablement, qu'il résulte de l'organisation actuelle des études que les jeunes gens emploient un temps considérable à étudier superficiellement le latin et le grec, que la plupart oublient en sortant du collège, parce que ces langues ne leur sont d'aucune utilité pratique. Ils estiment que ce temps serait mieux employé à l'étude des langues modernes. Supposons qu'une des langues anciennes, le latin ou le grec, devienne la langue internationale, personne ne se plaindrait que son étude fût inutile; on n'entendrait plus parler de cette guerre au latin et au grec qui continue à faire quelque bruit; et les bienfaits sérieux qui sont le résultat d'une culture classique seraient généralisés; tous les jeunes gens passant aux études secondaires en auraient leur part. Il faut remarquer toutefois que la langue internationale devant se modifier par l'usage, elle s'éloignerait peu à peu de sa source, comme il est arrivé au grec moderne. Pour l'intelligence des grandes œuvres de la littérature ancienne, l'étude du latin et du grec dans leur état primitif demeurerait toujours nécessaire; mais ceci concerne les degrés supérieurs de l'enseignement.

L'objection la plus sérieuse que l'on puisse opposer au choix du latin ou du grec pour en faire une langue internationale est que ces langues demandent de longues et sérieuses études; les élèves des collèges classiques le savent bien. Leur difficulté, et la forte gymnastique intellectuelle qui en est le résultat ont de grands avantages dans le degré supérieur des études; mais pour un procédé de communications internationales mis à la disposition de tous les hommes d'une culture moyenne, la facilité de l'étude est un moyen de succès qu'on peut considérer comme indispensable. De là est né le désir de créer une langue artificielle plus simple que les langues naturelles. Il a été fait dans ce sens des projets très nombreux, entre lesquels il faut signaler d'abord, pour les exclure, les tentatives de *pasigraphie*, ou d'écriture universelle. Les Chinois ont une écriture composée de signes de choses et d'idées, signes qui sont compris par des peuples parlant des langues diverses. Abel Rémusat parle du projet de Murr qui voulait faire de l'écriture chinoise un moyen général de communication. Il s'agissait pour cet auteur de généraliser un fait existant. Mais l'écriture internationale des Chinois renferme un si grand nombre de caractères qu'une vie entière, dit-on, suffit à peine pour les apprendre. Des essais ont donc été faits pour établir une pasigraphie simple; mais Destutt de Tracy avait raison, je le crois, lorsqu'il disait qu'en entrant dans cette voie, on n'arriverait jamais à un résultat utile. Il est certain, dans tous les cas, que la possibilité de communications orales sera infiniment plus avantageuse que celle de communications seulement écrites.

L'idée de la fabrication d'une langue artificielle éveille souvent le doute et souvent aussi l'ironie. Le doute est naturel, l'ironie ne l'est pas, puisque nombre d'esprits de premier ordre ont approuvé cette

entreprise. Max Muller, dont personne ne conteste l'autorité en de telles matières, a déclaré qu'il considérait l'établissement d'une langue internationale artificielle comme certainement réalisable, en ajoutant: „J'affirme que cette langue artificielle peut être beaucoup plus régulière, plus parfaite, plus facile à apprendre que n'importe laquelle des langues naturelles de l'humanité“. L'application de ce principe a donné lieu à plusieurs projets, dont deux seulement, à ma connaissance, ont été réalisés: le Volapuk et l'Espéranto.

Le VOLAPUK (ce qui signifie langue de l'univers) a été créé en 1885, par l'abbé Schleyer. Il a eu assez de succès pour attirer sérieusement l'attention. Il était destiné spécialement, si je ne me trompe, à faciliter les relations commerciales. J'ai sous les yeux un fragment de journal dont j'ai négligé de conserver la date, mais qui doit être de 1890 environ. Il y est dit que deux mille maisons de commerce emploient le Volapuk, qu'on a l'adresse de treize mille personnes pouvant correspondre dans cette langue, et qu'il s'est fondé à Paris une Association française publiant une revue du Volapuk. Ce succès a eu quelque éclat, et le mot Volapuk est devenu un nom commun, en sorte que lorsqu'on entend parler d'une langue internationale, on dit: „c'est un Volapuk“; je l'ai constaté souvent. Si je suis bien renseigné, on peut dire aujourd'hui que le Volapuk, après avoir brillé pendant quelque temps, est rentré dans l'ombre de l'oubli. Les esprits prévenus et légers ont conclu de son insuccès que les tentatives de langue universelle sont chimériques. Ils ont fort à tort identifié l'échec subi par une application vicieuse d'un principe avec la condamnation de ce principe lui-même. Les esprits sérieux doivent arriver à une conclusion très différente. On a signalé dans l'œuvre de l'abbé Schleyer des défauts graves. J'admets qu'il en est ainsi. L'un de ces défauts, le principal peut-être, est que les mots de cette langue ont été créés d'une manière arbitraire, et ont un caractère souvent étrange, bizarre, qui rend leur étude fort difficile. Par cette raison, ou par d'autres, après un succès momentané, il semble que le Volapuk est mort. Que conclure de son succès momentané et de sa chute rapide? Il faut conclure de son succès que le besoin d'une langue universelle se faisait vivement sentir, et que l'abbé Schleyer a fait une œuvre bonne en mettant en vive lumière le but qu'il voulait atteindre. Il faut conclure de sa chute qu'il n'offrait pas un moyen satisfaisant pour la solution du problème de la langue universelle. On peut même ajouter que plus le Volapuk était défectueux, plus son succès momentané démontre l'intensité du besoin auquel il voulait satisfaire. Loin de conclure de sa chute à la condamnation du principe qu'il cherchait à réaliser, il fallait faire usage à cette occasion de la formule célèbre: „Le roi est mort, vive le roi!“

L'ESPERANTO (celui qui espère) se présente non pas comme un rival du Volapuk, s'il est vrai que le Volapuk soit mort, mais comme un successeur qui espère une fortune meilleure que celle de son devancier. Le créateur de l'Espéranto est un médecin russe, le docteur Zamenhof. Il avait publié son premier travail sous le pseudonyme d'Espéranto qui est devenu le nom de la langue qu'il a composée, et dont l'apparition date de la fin de 1887.

Le Volapuk était presque entièrement composé de mots arbitrairement choisis par l'inventeur. Le docteur Zamenhof a procédé autrement. Pour composer son vocabulaire, il a d'abord choisi des mots qui ont déjà reçu par l'usage un caractère plus ou moins international; puis il a emprunté des termes à l'anglais, à l'allemand, au russe, mais très spécialement au latin, en sorte que l'Espéranto peut être considéré comme une langue néo-latine. Par l'emploi de préfixes et de suffixes, un grand nombre de mots de langues naturelles deviennent inutiles. A ce vocabulaire réduit se joint une grammaire extrêmement simple qui supprime les verbes irréguliers et, d'une manière générale, les exceptions si nombreuses dans les mêmes langues. Je n'ai pas le droit de formuler sur la valeur de l'Espéranto une opinion personnelle ayant quelque valeur. J'ai seulement pu constater, par des expériences faites autour de moi, que son acquisition est extrêmement facile.

Ce que je désire, c'est de signaler un ensemble de faits qui me paraissent de nature à attirer l'attention des hommes sérieux sur la tentative du docteur Zamenhof [*en la piednoto Naville aldonis liston de Esperanto-libroj kaj -revuoj*].

Des partisans de l'Espéranto se sont adressés à deux hommes illustres; Léo Tolstoï et Max Müller, pour connaître leur opinion. Tolstoï a répondu, le 27 avril 1864: „Dans quelle mesure l'Espéranto satisfait-il aux exigences d'une langue internationale? Je ne puis répondre d'une manière tout à fait décisive, car je ne suis pas juge compétent dans la question. Mais je sais une chose, c'est que j'ai trouvé le Volapuk très compliqué et, au contraire, l'Espéranto très simple, comme doit le trouver du reste tout Européen. Il est si facile à apprendre que, ayant reçu, il y a six ans, une grammaire, un dictionnaire et des articles sur cet idiome, j'ai pu arriver au bout de deux petites heures, sinon à écrire, du moins à lire couramment la langue. Dans tous les cas, les sacrifices que fera tout homme de notre monde européen, en consacrant quelque temps à son étude, sont tellement petits, et les résultats qui peuvent en découler tellement immenses — si tous, au moins les Européens et les Américains, tous les chrétiens apprennent cette langue — qu'on ne peut pas ne pas faire cet essai.“

Max Muller a répondu le 16 août 1864: „J'ai souvent eu l'occasion de dire mon opinion sur le mérite des divers essais de langue universelle. Chacun d'eux a ses bons et mauvais côtés particuliers. Mais *je dois certainement attribuer la première place à la langue Espéranto parmi ses concurrentes*.“ Tels sont les témoignages d'hommes dont la valeur n'est pas contestée, témoignages auxquels il serait facile d'en joindre d'autres. Sans qu'il soit permis d'inscrire Max Muller et Tolstoï dans le catalogue des purs Espérantistes, comment ne pas accorder une réelle importance à une tentative qui a reçu de si précieux encouragements?

Tolstoï fait entre le Volapuk et l'Espéranto une comparaison à l'avantage de ce dernier, et une comparaison de même nature et ayant le même résultat est implicitement, mais très clairement contenue dans la déclaration de Max Muller. On peut citer sous ce rapport des faits très significatifs M. [Leopold] Einstein avait été l'un des propagateurs du Volapuk; il a passé à l'Espéranto. Il y avait un club volapukiste à Nuremberg. Ses membres ont accepté l'Espéranto et le Président du club a publié la première des revues en cette langue.

Après un travail de onze années, travail au début si modeste qu'il était généralement inconnu, le docteur Zamenhof compte maintenant des milliers d'adhérents dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique. Il en compterait certainement beaucoup plus sans le préjugé créé contre toute tentative de langue internationale artificielle par la chute du Volapuk.

L'Espéranto étant une langue néo-latine, il serait naturel de penser que c'est en Italie, en Espagne, dans l'Amérique du Sud, en Portugal, en France qu'elle a été le mieux accueillie. Il n'en est pas ainsi. Les pays où l'Espéranto a le plus de partisans sont la Russie, en tête, puis la Suède et l'Allemagne.

La propagande espérantiste a pour centre d'action universelle Varsovie, où réside le docteur Zamenhof, et, pour les pays de la langue française, Épernay (Marne) où habite M. de Beaufront, un homme de bien pour lequel j'ai conçu un sentiment de haute estime, sentiment que partageront certainement tous ceux qui entendront ou liront ce que je vais dire: M. de Beaufront avait travaillé, pendant douze années, à l'établissement d'une langue internationale. Son travail était entièrement terminé, lorsqu'il a eu connaissance

de l'Espéranto. La langue du docteur Zamenhof lui paraissant supérieure à celle qu'il avait établie, il a mis de côté le produit de son persévérant labeur, pour se faire l'actif propagateur de l'Espéranto dans les pays de langue française. N'y a-t-il pas là une action noble et un bon exemple?

L'Espéranto possède maintenant deux revues qui lui sont exclusivement consacrées, une à Upsal et l'autre à Épernay. Deux publications périodiques: *l'Etranger* à Paris et le *Petit-Bleu* à Bruxelles, lui ouvrent largement leurs colonnes. Il se fait en divers pays des cours d'Espéranto et cette langue possède une bibliothèque déjà nombreuse. Cette bibliothèque comprend une quarantaine de manuels et de dictionnaires à l'usage d'une quinzaine de langues existantes, des écrits originaux et des traductions. On trouve au catalogue de ces traductions le livre de *Ruth*, *l'Hamlet* de Shakespeare, le premier livre de *l'Illiade* et des écrits ou fragments de Beaumarchais, Byron, Goethe, Goldoni, Dickens, Lamennais, Pouchkine, etc. Ces traductions offrent une base sérieuse d'étude à ceux qui ont les connaissances requises pour se faire une opinion sur la valeur littéraire de l'Espéranto.

Cette langue ne pourrait pas avoir, pour la culture de la pensée, les avantages de l'étude du grec, du latin, ou même d'une des langues vivantes. Son extrême facilité ne produirait pas la forte gymnastique intellectuelle qui résulte, comme je l'ai dit, de l'étude des langues naturelles, en raison même de leur complexité; mais cette facilité favoriserait beaucoup son adoption. Puis les rivalités nationales n'auraient plus de raison d'être en présence d'une langue dont le latin est bien une des origines, mais qui est proposée par un Russe.

Supposons l'Espéranto enseigné dans les écoles secondaires; les écoles classiques, premier degré des études supérieures, seraient libérées du souci des langues modernes, et pourraient refaire au grec et au latin une place si précieuse et si gravement compromise par l'organisation actuelle des études.

Il serait prématuré de demander l'introduction actuelle dans les programmes officiels d'une langue qui n'a pu faire encore toutes ses preuves. Que les Espérantistes continuent et multiplient leurs efforts sur le terrain de la liberté! Si ces efforts répondent à leurs espérances, quand la langue de leur choix sera devenue d'un usage quelque peu *général*, on obtiendra facilement des autorités sociales les mesures qui la rendront *universelle*, en la rendant obligatoire dans les écoles publiques. C'est par le déploiement des énergies privées qu'il faut tendre à ce but.

En indiquant les divers projets proposés pour l'établissement d'une langue internationale, je n'ai pas, je tiens à le répéter, la prétention d'émettre une opinion pouvant avoir de la valeur sur le choix à faire entre ces divers projets. Je désire seulement contribuer à provoquer sur la question les études d'hommes plus compétents que moi qui le suis fort peu. Ce qui est dans ma pensée l'objet d'une conviction ardente et réfléchie, c'est que, comme je l'écrivais au début de ces pages, l'établissement d'une langue internationale universelle est une des nécessités les plus urgentes de la civilisation actuelle. Fournir aux habitants de toutes les parties du monde un moyen d'échanger leurs idées et de se communiquer leurs sentiments, éviter à la jeunesse une surcharge d'études qui menace de compromettre le développement normal de l'intelligence et la spontanéité de la pensée, quel but! quel bienfait pour l'humanité! Combien il importe d'en rechercher les moyens au prix de longs efforts! Si ces efforts aboutissent, les historiens du XX^e siècle auront à enregistrer une des grandes dates de l'histoire du monde.

Antologio IV

Eduard Schwyzer

Privatdozent an der Universität Zürich

Das Problem einer Universalsprache (1905)

Akademischer Rathausvortrag, gehalten am 9. Februar 1905 in Zürich

Enkonduko:

Fine de la 19a jarcento, la diskuto pri la neŭtrala universala lingvo finiĝis per la kritiko de la abstraktaj pazigrafioj kaj aprioriaj lingvoj, kies konsideron kiel eblaj lingvoj por la internacia komunikado oni definitive forĵetis. En tiu epoko la planlingvistika diskuto ricevis novajn impulsojn pro la apero de iom sensaciaj projektoj kiel Volapük kaj Esperanto, kiuj trovis ne malmultajn adeptojn, kaj kiuj estis ankaŭ pli realismaj kaj pli promesplenaj por la praktika interkomunikado.

Pluraj akademiaj lingvistoj ekokupiĝis pri la temo kaj komencis prijuĝi ĝin, kvankam skeptike sed kun intereso kaj bonvolo. Unu el ili estis la zurika hindeŭropisto kaj grekologo Eduard Schwyzer (1874-1943), kiu habilitiĝis en 1902 kaj fariĝis privatdocento en la zurika universitato. En tiu funkcio li prezentis sian debutan prelegon pri la temo *La mondolingvoj en la antikva tempo en sia historia pozicio (Die Weltsprachen im Altertum in ihrer geschichtlichen Stellung)*, en kiu li priskribis lingvojn kun universala signifo kiel la antikvan babilonan, la lingvojn de la persa regno, la atikan kaj la latinan.

La 9an de februaro 1905, do en la jaro de la unua Universala Kongreso de Esperanto en Boulogne-sur-Mer (Francio), Schwyzer prezentis en Zuriko akademiecan prelegon pri *La problemo de Universala Lingvo (Das Problem einer Universalsprache)*. Supozeble temas pri la unua konata tiuspeca germanlingva prelego en Svislando. Antaŭ elektita publiko Schwyzer komentis la temon de la universala lingvo nek kiel adepto de unu el la ekzistantaj planlingvoj, nek kiel kontraŭulo de la ideo mem. Schwyzer klarigis, ke por li kiel universalaj lingvoj taŭgus principe tri specoj de lingvoj: mortaj, vivantaj kaj artefaritaj. Post la malapero de la malnova greka kaj latina lingvoj kiel universalaj lingvoj por kleruloj restis fakte nur la nacilingvoj angla kaj franca, kiuj anstataŭis la klasikajn lingvojn. Tiun statuson ili atingis malgraŭ kelkaj malavantaĝoj, kiujn konas nacilingvoj, kiel ekzemple la malfacilaj ortografio kaj prononco, la problemo de la naciisma implico ktp. Schwyzer konfesis la principan dezirindecon kaj eblecon de neŭtrala universala lingvo sen esti konvinkita pri ĝia neceso kaj prijuĝis ĝian enkondukon en komercon kaj teknikon, turismon kaj sciencon ebla. Sed li atentigis ankaŭ, ke ĝi ne farus superflua la ellernadon de aliaj fremdlingvoj, kaj verŝajne ĝi ne povus plenumi ĉiujn atendojn, kiujn oni postulus de ĝi. Tial la scipovado de nacilingvoj estus daŭre nek ekskludebla nek evitebla. Pri la fina sukceso de artefarita lingvo Schwyzer tamen iom dubis, ĉar laŭ li ĝi ne kapablu krei originalan literaturon; aliaj kialoj estus la timo, ke la enkonduko de universala lingvo kaŭzus senlaborecon kaj akriĝus la konkurencon. Samtempe li estis konvinkita, ke la lernejoj ne rezignus pri la instruado de naciaj lingvoj favore al planlingvo.

Bibl.: Das Problem einer Universalsprache. Von Dr. E. Schwyzer, Privatdozent an der Universität Zürich. Verlag der Buchhandlung des Allgem. Schweizerischen Stenographen-Vereins Hermann Bebie. Wetzikon-Zürich 1906.

Originala teksto (en la germana lingvo):

Schon seit Jahrhunderten hat das Problem einer Universalsprache (oder Allgemeinsprache oder, wie man am häufigsten, nicht am besten sagt, einer Weltsprache) manchen Geist beschäftigt, und doch ist es recht eigentlich ein modernes Problem; noch nie ist so viel darüber geschrieben und geredet worden wie in den letzten 25 Jahren. Gewöhnlich sind es überzeugte Apostel teils nur der Idee einer Weltsprache, teils, und häufiger, eines bestimmten Lösungsversuches, die das Wort ergreifen. Die Aufgabe, die ich mir für den heutigen Vortrag gestellt habe, ist weit bescheidener. Das Problem einer Universalsprache ist für mich zunächst nur eine Erscheinung der Sprachgeschichte, der Kulturgeschichte überhaupt; weder möchte ich in das begeisterte Lob der Vorkämpfer der Idee einstimmen noch der Missachtung Ausdruck geben, mit der ihr gerade in den Kreisen der Sprachforscher oft begegnet wird; nur eine kurze Orientierung über die historische und prinzipielle Seite des Problems, über seinen gegenwärtigen Stand, möchte ich Ihnen bieten.

In einem religionsgeschichtlichen Versuche, der weniger bekannt ist als seine Parallelbiographien, kommt der griechische Essayist Plutarch auf die Jenseitsdichtung der persischen Magier zu sprechen, der Bekenner der Lehre Zarathustra's. Er schildert die Tausende von Jahren füllenden Kämpfe zwischen Ormuzd, dem Licht, und Ahriman, der Finsternis. Endlich kommt die vom Schicksal bestimmte Zeit, wo Ahriman an Pest und Hunger, die er selbst herbeigeführt, völlig zugrunde geht. Jetzt bricht Ormuzds heiliges ewiges Reich herein; glatt und eben wird die Erde, bewohnt von glückseligen Menschen, und sie führen ein und dasselbe Leben, bilden einen Staat, sprechen eine Sprache. Menadé bal pükí bal, einer Menschheit eine Sprache, der Wahlspruch begeisterter Volapükisten, hier ist er verwirklicht – in der Jenseitsdichtung des späteren Persertums. Die angezogene Nachricht ist wohl das einzige Zeugnis aus dem Altertum, aus dem man schliessen könnte, die antike Menschheit habe ihre Vielsprachigkeit als Hindernis empfunden, nach einer Universalsprache sich gesehnt; aber in der irdischen Wirklichkeit hatte das Problem keine Stelle und konnte auch keine Stelle finden; und ungefähr das Gleiche gilt für das Mittelalter. Man sollte meinen, die gewaltige Ausdehnung des geographischen Gesichtskreises, die Steigerung des Völkerverkehrs durch die Kreuzzüge, durch die Entdeckung der neuen Welt und des Seeweges nach Indien hätten die Menschheit auf die Wichtigkeit einer allgemeinen Sprache hinweisen müssen; aber die Praxis löste damals die Sprachfragen, bevor die Theorie ihr Urteil abgeben konnte. Und die Theorie, welche mehr und mehr eifrig das Problem einer allgemeinen Sprache behandelte, ging nicht von der Praxis aus, ihre Ziele waren höher gesteckt, eine philosophische Sprache wollte sie schaffen, ein genaues Abbild der wirklichen Dinge, zugleich eine Zusammenfassung der Wissenschaften und ein Mittel, sie weiter zu entwickeln. Nur vereinzelt zeigen diese philosophischen Versuche, des 17. Jahrhunderts namentlich, praktische Tendenzen. Das 18. Jahrhundert steht ganz auf den Schultern des vorhergehenden, es bemüht sich ebenfalls wesentlich um eine philosophische Universalsprache. Und einzelne Nachzügler dieser Richtung finden wir noch bis in die letzten Jahre hinein. Aber in der Hauptsache haben der ungeahnte Aufschwung der Technik und die dadurch erreichte unermessliche Erleichterung und Steigerung des Weltverkehrs und nicht minder das vorher unerhörte nationale Empfinden der Völker das Problem einer Universalsprache im 19. Jahrhundert zu einem durchaus praktischen werden lassen.

Es ist klar, dass der verschiedene Ausgangspunkt – hier die philosophische Spekulation, dort der wirkliche oder vorausgesetzte Druck der Notwendigkeit – nicht ohne Einfluss bleiben konnte auf die Ausgestaltung der Projekte im Einzelnen wie auf ihren Zweck im Ganzen. Was soll man überhaupt unter der Weltsprache verstehen? Einzelne sind kühn genug gewesen, an eine Sprache zu denken, die den ganzen Erdball ihrer Herrschaft unterwerfen, die Hunderte von nationalen Sprachen verdrängen sollte: der Himmel der Parsen auf Erden! Dieser Gedanke ist eine Utopie, die eine ernsthafte Widerlegung nicht nötig hat. Es gibt nur wenige und unbedeutende Staaten, die von einem Volke gebildet werden, das eine Sprache spricht, so sehr sich einzelne Regierungen darum bemühen; wie wäre erst ein Universalvolk mit einer Universalsprache möglich, auch wenn das Band eines Universalreiches den ganzen Erdball umfasste? So ungereimt diese Auffassung einer Universalsprache sein mag, so ist sie doch die gewöhnliche und nicht nur in Laienkreisen; auf ihr beruht z.B. auch ganz die Darstellung unseres Problems, welche der formgewandte Sprachforscher Gustav Meyer in seinen lesenswerten Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde gegeben hat. Ohne Zweifel ist dafür zum guten Teile die irreführende Verwendung der Bezeichnung Weltsprache verantwortlich zu machen.

Man definiert daher, was man meist immer noch volltönend Universal- oder Weltsprache nennt, gewöhnlich richtiger als internationale Hilfssprache. Eine internationale Hilfssprache macht ungleich bescheidenere Ansprüche als eine Weltsprache; sie will nur ein allgemeines Verständigungsmittel für den Verkehr der Völker unter einander sein, will den nationalen Sprachen in keiner Weise Abbruch tun. Jedes Volk soll seine Sprache weiter sprechen, sein nationales Schrifttum weiter entwickeln; es mag daneben auch beliebig viele Fremdsprachen lernen, deren Kenntnis ihm aus irgend einem Grunde wichtig erscheint; aber es besteht dafür kein Zwang mehr; es genügt völlig, wenn es neben seiner Muttersprache die eine internationale Hilfssprache sich aneignet, die auch alle ändern Völker lernen. Bei einer folgerichtigen Durchführung dieses Grundsatzes würde also die Menschheit oder wenigstens die Kulturvölker zweisprachig; das nationale Prinzip wäre mit dem kosmopolitischen harmonisch verbunden. Ein Engländer wird in Frankreich reisen können, ohne sich mit der Aussprache des Französischen plagen zu müssen; er ist der Mühe enthoben, mit unregelmässigen Verben und uferlosen Perioden zu kämpfen, wenn er in die Gegenden kommt, wo »that detestable German« gesprochen wird; er kann sich dem weiten Osten anvertrauen, ohne ein Wort Russisch oder gar Chinesisch oder Japanisch zu verstehen; immer findet er Leute, die, wie er selbst, ausser ihrer Muttersprache die internationale Hilfssprache beherrschen. Und der Handelsherr, der französische oder spanische, englische oder russische Korrespondenten beschäftigt, er kann sie alle entlassen und durch ein paar Leute ersetzen, die in der internationalen Hilfssprache korrespondieren können. Und der Schriftsteller, dem die Heimat bisher die verdiente Anerkennung versagt hat, schreibt von nun an, wenn er wohlberaten ist, in der internationalen Hilfssprache, wirft seine Ware auf den Weltmarkt, dann ist er von vornherein sicher, der Weltliteratur anzugehören. Auch auf die Schule und damit auf die Jugend, die Zukunft der Völker, wird eine günstige Wirkung nicht ausbleiben, wie der Professor der physikalischen Chemie an der Leipziger Universität, Wilhelm Ostwald, ausführt, der vor etwa einem halben Jahre in einer temperamentvollen Broschüre für die Idee einer Weltsprache eingetreten ist: er berechnet, dass auf den heutigen deutschen Gymnasien 50, auf den Realgymnasien und Realschulen 60% der gesamten Schulzeit zur Erlernung fremder Sprachen angewendet werden; « wenn wir diese Beanspruchung fortfallen lassen könnten – ich zitiere Ostwald –, so wäre das Ergebnis, dass wir unsere Kinder nur drei Stunden täglich in die Schule zu schicken brauchten, um ihnen im übrigen dieselbe Bildung zu geben, die sie jetzt in der doppelten Schulzeit erlangen. » Die Eltern der sogenannten bessern Stände werden dann auch aufhören, « es als eine Notwendigkeit zu empfinden, ihre Töchter in dem Alter, wo sie am nettesten sind und dem Vater wie der

Mutter die meiste Freude machen, in irgend ein englisches oder französisches Pensionat zu schicken, von wo sie dann mit Eindrücken und Erfahrungen zurückkommen, durch welche sie an innerem Wert – nun, ich will sagen – nicht viel gewonnen haben. »

Die augenscheinlichen Übertreibungen sollen uns nicht veranlassen, die Idee überhaupt zu verwerfen. Es ist zunächst klar, dass von einer Ausdehnung einer internationalen Hilfssprache auf alle Volksschichten nicht die Rede sein kann, – in diesem Falle würde sie allerdings eine grosse Gefahr bilden für die nationalen Sprachen; « die internationale Hilfssprache muss ebensowohl den Bedürfnissen des täglichen Lebens wie den Zwecken des Handels und Verkehrs wie endlich den Aufgaben der Wissenschaft zu dienen im stande sein », so lautet einer der Grundsätze der Pariser Kommission für die Einführung einer internationalen Hilfssprache, von der später zu sprechen sein wird; damit ist genügend angedeutet, an wen man zunächst zu denken hat: an Kaufleute und Techniker, Touristen und Vertreter der Fremdenindustrie, an Gelehrte. Auch in der heutigen Wissenschaft handelt es sich in den meisten Fällen um Mitteilung neuer Tatsachen, und dafür ist eine Sprachform genügend, welche zugleich die übrigen angeführten Wünsche befriedigt. Aber die Schule würde sich natürlich nicht dazu verstehen können, den fremdsprachlichen Unterricht auf eine Unterweisung in der internationalen Hilfssprache einzuschränken; wäre es z.B. denkbar, dass bei uns das Französische durch eine andere Sprache ersetzt würde? Die Einführung der Allgemeinsprache würde also eher den Lehr- und Lernstoff vermehren. Und auch wenn die Fremdsprachen bis auf eine aus der Schule verbannt würden, es fehlte sicherlich nicht an alten und neuen Fächern, welche die frei gewordenen Stunden bald genug unter sich aufteilen würden. Endlich schätzt Ostwald den Bildungswert des Sprachunterrichts überhaupt denn doch zu gering ein; handelt es sich doch im Sprachunterricht nicht ausschliesslich um die Sprache selbst, sondern auch um die geistigen Inhalte, die sie vermittelt.

Rechnet man dergleichen Übertreibungen ab, so wird man geneigt sein zuzugeben, dass der Besitz einer internationalen Hilfssprache in den angegebenen Grenzen ein grosser Vorteil, die Einführung einer solchen wünschenswert, ein Fortschritt in der Entwicklung der Menschheit wäre; jedermann würde sich eines solchen allgemeinen Verständigungsmittels unbedenklich bedienen, wenn es schon im Gebrauch wäre. Gibt es doch bereits eine ganze Reihe von Sprachen, welche, wenn auch auf einem beschränkteren Gebiete, Aufgaben dienen, die grundsätzlich von den Aufgaben einer internationalen Hilfssprache nicht allzu stark verschieden sind. Unser kleines Staatswesen mit seiner offiziellen Mehrsprachigkeit nimmt eine Ausnahmestellung ein; gewöhnlich hat jeder Staat nur eine offizielle Sprache; den Basken trägt weder das offizielle Spanien noch das offizielle Frankreich Rechnung, und ähnlich steht's mit den Kelten in Frankreich und England, mit Dänen und Polen in Deutschland; über wie vielen Idiomen steht erst das Russische als offizielle Sprache? Die gleiche Stellung hat früher das Deutsche in Österreich-Ungarn gegenüber dem Magyarischen, den verschiedenen slavischen und romanischen Sprachen eingenommen. Aber besteht im Grunde nicht das gleiche Verhältnis zwischen einer herrschenden Schriftsprache und den unter ihr stehenden Dialekten? Es ist auch nicht im Ernst zu befürchten, dass eine internationale Hilfssprache sich bei ihrer weiten Verbreitung mit der Zeit infolge verschiedener Aussprache dialektisch spalten, in mehrere völlig verschiedene Sprachen auseinanderfallen würde, etwa wie das Lateinische sich in die romanischen Sprachen aufgelöst hat; bei einer doch vorwiegend schriftlich gebrauchten Sprache bestünde diese Gefahr nicht, besonders nicht in einer Zeit, deren Sprachentwicklung infolge des gewaltig gesteigerten Verkehrs überall auf Verwischung der bestehenden dialektischen Unterschiede gerichtet ist.

Warum geht man denn nicht daran, eine internationale Hilfssprache einzuführen? Mittel und Wege dazu dürften sich wohl finden lassen, aber erst, wenn als notwendige Vorbedingung die Einigung auf einen bestimmten Vorschlag erfolgt ist. Was für eine Sprache soll allgemeinverbindlich als internationale Hilfssprache anerkannt werden? Drei verschiedene Wege sind es, auf denen man die Beantwortung dieser Frage gesucht hat; lebende und tote und künstliche Sprachen streiten sich um den Preis.

Von vornherein scheint es am einfachsten, eine lebende Sprache zum völkerverbindenden Hilfsidiom zu erheben. Aber welcher Gesichtspunkt soll massgebend sein, um unter den allzuvielen Möglichkeiten, die sich darbieten, eine Wahl zu treffen? Ein Bewunderer des Baskischen hat in allem Ernst diese Sprache des weltentrückten pyrenäischen Berglandes vorgeschlagen, weil er sie für die vollkommenste hielt: dies Beispiel zeigt besser als eine lange Erörterung, dass man nicht auf innere Kriterien abstellen darf, wenn man zu einem praktischen Ergebnis gelangen will. Aber auch der Gesichtspunkt der numerisch stärksten Verbreitung allein genügt nicht; das Chinesische, das von 400 Millionen Menschen gesprochen werden soll, eine Zahl, die von den übrigen Sprachen auch nicht annähernd erreicht wird, hat noch niemand in Vorschlag gebracht. Es kann sich vielmehr nur um Sprachen handeln, die nicht nur ein starkes Volk hinter sich haben, sondern auch geographisch über weite, mit einander nicht zusammenhängende Gebiete verbreitet sind, die im grossen Weltverkehr bereits eine hervorragende Rolle spielen, die auch bereits von anderssprachigen Völkern erlernt werden. Zu allen Zeiten hat es Sprachen gegeben, die diesen Bedingungen entsprechen, Sprachen, die man wenigstens bis jetzt mit besserem Rechte als Weltsprachen bezeichnen kann als irgend eine der vorgeschlagenen internationalen Hilfssprachen; die Übertreibung im Ausdruck ist nicht stärker, als wenn man von Weltreichen spricht, deren notwendige Begleiterscheinung die Weltsprachen sind. Die älteste Weltsprache in diesem Sinne, welche die Geschichte kennt, ist die Sprache der alten Babylonier gewesen; auch ägyptische Pharaone haben im 2. Jahrtausend v. Chr. babylonisch geschrieben. Mehr als 1000 Jahre später wird das Griechische, getragen durch die makedonische Weltherrschaft, in den Ländern ums östliche Mittelmeer Amtssprache, Literatursprache, Umgangssprache aller, die auf Bildung Anspruch erheben, ja auch der römische Westen anerkennt willig die Überlegenheit der griechischen Bildung; der gebildete Römer muss griechisch können. Und nicht die andere Hauptsprache des Imperium Romanum, das Lateinische, hat das Griechische aus seiner Stellung im Osten verdrängt, sondern die Sprache des Islam, das Arabische, das eine Zeitlang von Indien bis nach Spanien geherrscht hat, das noch heutzutage ein geistiges Band für die Bekenner des Propheten bildet. Die Weltstellung des Lateinischen wurde durch den Zusammenbruch des weströmischen Reiches zunächst nur gefestigt; Jahrhunderte lang ist es im Abendlande die Sprache jeder höheren Bildung geblieben, und als Sprache der römischen Kirche hat es noch jetzt seinen Anspruch auf wirklich universale Geltung nicht aufgegeben. Aber wenn auch die Verhandlungen des ungarischen Landtages noch bis zum Jahre 1848 lateinisch geführt wurden, ist doch schon damals und schon ziemlich lange vorher das Lateinische wesentlich eine Schriftsprache der Gelehrten gewesen; im Laufe des letzten Jahrhunderts ist es auch als solche aus den meisten Wissenschaften verschwunden, bis auf die Terminologie: auch die antike Philologie spricht gegenüber früher wenig mehr lateinisch. Die Nationalsprachen sind an seine Stelle getreten, hier früher, dort später, aber schließlich doch. Zuerst finden wir diese Entwicklung in Frankreich, das wie die politische auch die sprachliche Einigung zuerst vollzog; seit Richelieus Edict veröffentlichte die französische Akademie ihre Abhandlungen französisch statt wie bisher lateinisch; im Jahre 1746 folgte sogar die Berliner Akademie diesem Beispiel, um ihren Abhandlungen weitere Verbreitung zu sichern, wie damals Maupertuis als Präsident der Berliner Akademie ausführte; denn die Grenzen des Lateinischen verengern sich von Tag zu Tag, während das Französische etwa die Rolle spiele wie das Griechische zur Zeit Ciceros, man lerne überall französisch, kaufe eifrig französische Bücher,

übersetze alle guten Werke, die in Deutschland und England erscheinen, ins Französische. Noch bis ins 19. Jahrhundert hinein ist das Französische allerdings die Sprache der gebildeten Welt weiter Zonen gewesen, die Sprache von der Goethe sagte, dass man ihr niemals den Vorzug streitig machen werde, als ausgebildete Hof- und Weltsprache sich immer mehr aus- und fortbildend zu entwickeln. Im Laufe des 19. Jahrhunderts hat sich aber die Stellung des Französischen ohne Frage geändert. Allerdings ist seine Kenntnis wohl noch jetzt international am weitesten verbreitet; im Mittelmeergebiet und in Osteuropa machen ihm bis jetzt weder das Englische noch das Deutsche ernsthaft den Rang streitig: Französisch ist die offizielle Sprache des internationalen Archäologenkongresses, der in wenigen Wochen in Athen zusammentreten wird. Aber daneben hat auch die internationale Kenntnis anderer für den Weltverkehr wichtiger Sprachen gegenüber früher sehr stark zugenommen, besonders die des Englischen.

Nach den Daten einer freilich unzulänglichen Sprachstatistik nahm zu Anfang des 18. Jahrhunderts, wenn man vom Chinesischen absieht, das Französische seiner numerischen Verbreitung nach den zweiten Rang ein, nur das Deutsche wurde von einer grösseren Zahl Menschen gesprochen. Im Laufe des 19. Jahrhunderts ist die Bevölkerung überall stärker geworden, überall haben die Hauptsprachen Zuzug erhalten durch Angehörige anderer Sprachgemeinschaften, aber nicht überall in gleichem Masse. Das Französische, überflügelt vom Englischen und Russischen, nimmt jetzt den vierten Rang ein; der geographischen Verbreitung nach kommt es freilich vor dem Deutschen. Aber auch das Deutsche hat sich nicht in dem Masse ausgedehnt wie das Russische oder gar das Englische. Man hat die Zahl der Französisch als Muttersprache Sprechenden für das Ende des 18. Jahrhunderts auf gegen 30 Millionen, für die Gegenwart auf 45-50 Millionen berechnet; das Deutsche ist im gleichen Zeitraum von über 30 Millionen auf etwa 75 Millionen gestiegen; die 25-30 Millionen russisch Redender, die man für das Ende des 18. Jahrhunderts annimmt, sind heute zu 83 Millionen geworden; die Zahl der englisch Redenden ist seit 1800 von 20 Millionen auf mindestens etwa 120 Millionen angewachsen. Zudem ist das englische Sprachgebiet geographisch am weitesten ausgedehnt; ein halber Erdteil spricht englisch, Nord-Amerika; neben Australien, Indien, den englischen Kolonien und Schutzgebieten treten das Mutterland und die zerstreuten Punkte englischer Herrschaft räumlich in den Hintergrund; das Englische herrscht auf fast allen Meeren auf den internationalen Handelsplätzen des Ostens; englisch spricht man auf den deutschen Südseeinseln, durch das Mittel der englischen Sprache wird nicht nur englischen Untertanen wie in Indien, sondern auch Chinesen und Japanern die europäische Kultur zugänglich. Wenn das Englische im 20. Jahrhundert gleichmässig zunehmen würde, wie im 19., hätten wir im Jahre 2000 740 Millionen Menschen, die Englisch als ihre gewöhnliche Sprache redeten, gegenüber 230 Millionen russisch, 210 Millionen deutsch, 85 Millionen französisch Sprechender. Aber wahrscheinlich ist eine so starke Zunahme nicht, und bis zum Jahre 2000 ist noch allerhand möglich, wovon man sich im Jahre 1905 nichts träumen lässt. Es ist immerhin für die tatsächliche Weltstellung, die das Englische einnimmt, bezeichnend, dass auf englischem Sprachgebiet von der Idee einer künstlichen Weltsprache verhältnismässig wenig die Rede ist, während Frankreich, dessen Sprache eine Zeitlang fast die Weltsprache gewesen ist, jetzt geradezu der Mittelpunkt der weltsprachlichen Bewegung in anderem Sinne geworden ist. Neben den vier Hauptsprachen, deren Verbreitung eben angedeutet wurde, treten das Spanische, das immerhin noch von 44 Millionen auf einem weiten Gebiete gesprochen wird, und das Italienische, das freilich in neuerer Zeit eine immer steigende Ausdehnung zeigt, zurück.

Wenden wir uns wieder zum eigentlichen Thema, so dürfte durch die geschichtliche Abschweifung klar genug geworden sein, welche lebenden Sprachen ihrer Bedeutung nach vorzugsweise in Betracht

kommen, wenn es sich um die Wahl einer internationalen Hilfssprache handelt. An Bedeutung für den Weltverkehr steht jedoch das Russische hinter den drei andern Hauptsprachen zurück; es spricht gegen das Russische ausserdem noch eine andere Erwägung: es ist für nicht-slavische Völker zu schwer nach Aussprache und Formenbau und Wortschatz; auch die deutsche Grammatik ist noch zu schwer. Es würden sonach Französisch und Englisch zur Wahl stehen. Das Englische hat die germanische Flexion in weitgehendstem Masse vereinfacht, bereitet aber durch seine Lautgebung und Orthographie grosse Schwierigkeiten; der letzte Punkt gilt, wenn auch in geringerem Masse, auch vom Französischen, das im übrigen zwar ein einfacheres Lautsystem, aber einen grösseren Formenreichtum als das Englische besitzt. Aber alle theoretischen Erwägungen müssen verstummen vor der praktischen Unwahrscheinlichkeit, dass sich die Völker je auf eine lebende Sprache einigen werden. Kein Volk würde etwas dagegen einzuwenden haben, wenn seine Sprache die internationale würde, aber einer fremden würde es nie freiwillig den Vorrang zugestehen. Und mit Recht. Die Einführung einer lebenden Sprache als internationale wäre allerdings eine Gefahr für die andern Nationalsprachen und würde zudem dem Volke, das sie als Muttersprache spräche, ganz bedeutende wirtschaftliche Vorteile bringen, und zwar um so grössere, je grösser das Sprachgebiet an und für sich schon ist. Nur eine Sprache, die dem nationalen Hader entrückt ist, kann Aussicht auf allgemeine Anerkennung haben.

So ist man auf den Gedanken gekommen, eine tote Sprache zu neuem Leben zu erwecken; jede der beiden antiken Hauptsprachen hat ihre Vorkämpfer gefunden – an andere tote Sprachen hat man nicht einmal gedacht. Eine Schwierigkeit, die sich freilich heben liesse, besteht in der Aussprache, oder besser in dem Fehlen einer überall anerkannten Aussprache der beiden klassischen Sprachen; denn ihre herrschende Schulaussprache ist nichts weiter als ein Kompromiss zwischen Tradition, Wissenschaft und Bequemlichkeit, der in jedem Lande wieder zu einem anderen Ergebnis führt. Die Annahme einer Normalaussprache wäre nicht schlimmer als die Normierung der Aussprache lebender Sprachen; es sei an die Bemühungen zur Einigung der deutschen Aussprache, zunächst der Bühnenaussprache, erinnert. Aber die beiden sogenannten klassischen Sprachen sind zu schwer, das Griechische noch mehr als das Lateinische; für Handel und Verkehr wären sie schon deshalb unbrauchbar. Dazu fehlen ihnen Hunderte von Ausdrücken des modernen Lebens, die durch Neubildungen wiedergegeben werden müssten; im Griechischen würde dies freilich keine Schwierigkeiten bereiten: man bräuchte sich nur an die neugriechische Schriftsprache zu wenden, die für alle neuzeitlichen Erfindungen ohne Entlehnungen auskommt. Die Technik bedient sich ohnehin mit Vorliebe des Griechischen für neue Benennungen. Auch als Gelehrtensprachen – und daran hat man in erster Linie gedacht – haben die antiken Sprachen kaum eine internationale Zukunft; dazu müsste eine von ihnen wieder für alle Wissenschaften, auch für die technischen, obligatorisch gemacht werden, und der gelehrte Unterricht müsste wieder wie früher auf die praktische Sprachbeherrschung gehen, Bahnen einschlagen; die man mehr und mehr zu verlassen begonnen hat.

Als dritte Möglichkeit haben wir die Einführung einer künstlichen Sprache kennen gelernt. Wer sich auf den Standpunkt stellt, die Sprache sei ein Organismus, sie nur als wild wachsende Pflanze sieht, der gegenüber jeder bewusste Eingriff in ihr Wachstum eine Entweihung der heiligen Natur ist, der ist damit bald fertig: er wird den Gedanken einer künstlichen Sprache weit von sich weisen, wird sich mit Verachtung von dem Homunculus, dem schemenhaften Retortenprodukt abwenden, dem jede Lebenskraft fehlt. Aber man wendet mit Recht ein, die Sprache sei kein Organismus, sondern die Tätigkeit eines Organismus, des Menschen; wenn auch die Volkssprachen sich wenigstens im grossen ganzen unbewusst fortentwickeln, so zeigt die Geschichte jeder Schriftsprache bald stärkere, bald schwächere Spuren bewussten Eingreifens; ist

doch schon die Aufstellung einer allgemein verbindlichen Norm ein bewusster Akt. Die neuere Sprachwissenschaft hat denn auch nicht versäumt, die Unnatur, d.h. also doch Künstlichkeit der Schriftsprachen gebührend hervorzuheben. Die Schulaussprache der toten Sprachen ist etwas sehr Künstliches, kann gar nichts anderes sein, und doch wird die Praxis der Schule leichten Herzens damit fertig. Wir brauchen nicht zu untersuchen, inwiefern etwa die erste Schöpfung der Sprache schon bewusst gewesen ist, es genügt für unsern Zweck, dass es Sprachen gibt, deren Schöpfung in geschichtlichen Zeiten mit vollem Bewusstsein vollzogen worden ist, also wirklich künstliche, gemachte Sprachen, die trotzdem eine ganz unverächtliche Lebenskraft aufweisen. Dahin gehören einmal nach Hugo Schuchardt, dem bedeutenden Sprachforscher, der einen Teil seines Lebens mit diesen Problemen zugebracht hat, vielleicht alle, sicher einige Mischsprachen; « wo ein Volk die Sprache eines anderen anzunehmen beginnt, spielt das praktische Bedürfnis die erste Rolle, das Radebrechen entsteht nicht erst bei den Lernenden, sondern schon bei den Lehrenden. » So ist im asiatischen Reiche der Portugiesen das Indoportugiesische entstanden, in dem sich auch Chinesen, Malaien, Tamulen, Hindus sehr wohl verstanden haben, das an einzelnen weit auseinander liegenden Orten ohne grosse Veränderung nun schon mehr als 300 Jahre herrscht; im Nordwesten Amerikas, in Britisch Columbien, ist ein Jargon, den weisse Händler zum Verkehr mit den Eingebornen nach und nach zurecht machten – es sollen etwa 500 Worte sein – die internationale Sprache für mehr als 20 verschiedensprachige Stämme geworden; am bekanntesten sind aber wohl die lingua franca, jene Sprache, die von den Kreuzzügen her sich noch auf einzelnen Hafensplätzen des Mittelmeers erhalten hat, und das Pidgin-English, das Verkehrsmittel zwischen Europäern und Chinesen. Noch augenfälliger ist die bewusste Schöpfung bei den Geheimsprachen jeder Art: am weitesten verbreitet und am besten untersucht ist die Gainersprache. Grundsätzlich unterscheiden sich diese Sprachen von den von Einzelnen entworfenen künstlichen Sprachen nicht; ihre theoretische Möglichkeit muss man also durchaus anerkennen, aber freilich nur soweit sie Mittel des Verkehrs, ein Instrument zur Mitteilung von Tatsachen sein wollen; eine originale Literatur in einer künstlichen Weltsprache ist eine Träumerei; alle Grossen der Weltliteratur werden durch ihre Muttersprache getragen.

Die beiden französischen Gelehrten Couturat und Leau besprechen in ihrem Werke 'Histoire de la langue universelle' 57 mehr oder weniger ausgeführte Versuche einer künstlichen Allgemeinsprache, 3 weitere kamen während der Drucklegung des Werkes im Jahre 1903 hinzu, vom 61. erhielt ich vor einigen Monaten Kunde, und es gibt vielleicht noch weitere. Es sind aber in all diesen Versuchen, im grunde nur zwei verschiedene Richtungen vertreten, zwischen denen es allerdings eine Reihe von Übergangsstufen gibt: die einen Versuche nehmen auf die historisch gegebenen Sprachen keine Rücksicht, entfernen sich vielmehr teilweise geflissentlich von ihnen, die andern schliessen sich möglichst an sie an. Gemeinsam ist fast allen die Schrift; kaum der eine oder andere dieser Sprachschöpfer hat es gewagt, von der lateinischen Schrift abzugehen, der Schrift der westeuropäischen Kultur.

Die erste Gruppe bilden die philosophischen Sprachen, so genannt, weil sie zuerst und zumeist von Philosophen erfunden wurden als Versinnlichungen der Logik, der Denkmittel; sie wollen auf einer logischen Klassifikation unserer Ideen, auf einer vollständigen Analyse unserer Kenntnisse, auf der wahren Philosophie beruhen. Die älteren Versuche dieser Art sind übrigens bloss Zeichen- oder Ziffersysteme, die für den mündlichen Gebrauch nicht verwendbar sind; zuerst scheint Raimundus Lullus, ein katalanischer Dr. Faust des 13. Jahrhunderts, diesen Gedanken ausgeführt zu haben. Eine Sprache entsteht erst, wenn bestimmte Laute an die Stelle der Zeichen und Ziffern treten: diese Idee hat Descartes ausgesprochen, sie haben der Schotte Dalgarno, der Engländer Wilkins, der Deutsche Leibniz auszuführen versucht; und auf

ähnlichen Voraussetzungen ruhen eine Reihe von praktisch sein wollenden Versuchen, welche das letzte Jahrhundert, ja noch die letzten Jahre hervorgebracht haben: Die philosophischen Sprachen und ihre Ausläufer haben jedoch keine Zukunft; sie sind zum praktischen schriftlichen wie mündlichen Gebrauch durchaus ungeeignet. Bei Dalgarno heisst 30 vel, 154 vado, 3254 vendo, 32'861 ventum; bei Leibniz heisst 81'374 mubodilefa oder bodifalemu; im Projekt des Spaniers Sotos Ochando (1852) beginnen alle Zahlen mit der Silbe si-, alle chemischen Benennungen mit aba. An Absurdität übertrifft alle ähnlichen Versuche der von Jean Francois Sudre, der deshalb wohl an der Pariser Weltausstellung von 1855 mit einem Preise von 10'000 Fr. belohnt wurde. Alle Wörter seiner musikalischen Sprache, wie er sie nennt, bestehen aus Kombinationen der Silben do re mi fa si la sol; domisol ist Gott, solmido der Teufel. Wenn man sich nur die Bedeutungen ebenso leicht merken könnte, wie die Elemente der Wörter: damit ist allen philosophischen Sprachen das Urteil gesprochen; sie stellen an das Gedächtnis ungleich höhere Anforderungen als irgend eine historisch gegebene Sprache.

Sehr viel aprioristische, frei erfundene Elemente enthalten auch das Volapük und die verwandten Versuche. Das Volapük, die Schöpfung des badischen Landpfarrers Schleyer, der seit einer Anzahl Jahre als päpstlicher Kämmerer zu Konstanz lebte, hat das Verdienst, die Möglichkeit einer künstlichen internationalen Sprache erwiesen zu haben; Ende der 80er Jahre zählte es eine Million Anhänger, es erschienen in Volapük 25 Zeitungen als Organe von 283 Volapük-Vereinen, es fanden internationale Kongresse statt, deren Verhandlungen ausschließlich in Volapük geführt wurden. Der zeitweilige Erfolg dieser Sprache ist viel weniger sicher zu erklären, als ihr rascher Niedergang; die Begeisterung, die der Idee einer Weltsprache galt, erkaltete, als man die Schwierigkeiten und Fehler des neuen Idioms immer klarer erkannte. Die Grammatik ist regelmässig, aber viel formenreicher als die Grammatik der meisten natürlichen Sprachen, das Verb hat mehr Formen als das griechische Verb, und das hatte der Datuval, der erhabene Schöpfer, gerade gewollt; seine Sprache sollte die vollkommenste sein: der Ausdruck « Frauen, die etwa möchten gesehen haben », heisst auf Volapük in einem Wort *elogöfösvlila!* Und doch geht die Tendenz der meisten neuem Sprachen dahin, die Gedanken mittelst eines möglichst einfachen Formenbaus auszudrücken. Seine 14'000 Wörter hatte Schleyer freilich zum guten Teil lebenden Sprachen entnommen, aber diese Erleichterung dadurch wieder aufgehoben, dass er die Wörter für seine Zwecke bis zur Unkenntlichkeit misshandelte; wer denkt bei Volapük an die englischen Wörter für Welt und für sprechen? Wer soll merken, dass *leb fer*, *sim* Schere, *Fikop* Afrika, *Melop* Amerika, *Talop* Australien, *Flent* Frankreich bedeutet? oder *Bodugän* Portugal, *Löstän-Nugän* Österreich-Ungarn, zugleich Beispiele für die Häufigkeit der Umlaute, von denen *ö* und *ü* vielen Sprachen fehlen. Es konnte nicht ausbleiben, dass ein Teil der Volapükisten auf Reformen drang, aber der lebenslängliche Grossmeister der Volapük-Akademie, die 1887 unter dem Vorsitz des berühmten Geographen Alfred Kirchhoff zu München gegründet worden war, nämlich Msgr. Schleyer selbst, leistete so hartnäckigen Widerstand, dass Spaltung und Abfall ganz natürlich eintraten. Dieselben Mängel wie das Volapük zeigen auch z.B. von Arnims Velparl oder die Sprache, die ihren Namen vom Blau des Himmels hat, auf dem es keine Grenzen gibt, la langue bleue oder das Bolak, wie ihr Erfinder Léon Bollack mit bemerkenswerter Bescheidenheit als zweiten Namen vorschlägt; *bol-ak* heisst nämlich in dieser Sprache « genial erfunden ».

Aus den Resten der Kadem bevünetik volapüka, der Volapük-Akademie, ist seit 1898 die Akademi internasional de lingu universal geworden, an die Stelle des Volapük ist das Idiom neutral getreten, im wesentlichen eine Erfindung des Petersburger Ingenieurs Rosenberger. Der Volapükist betet: *o fat obas, kel binol in süls, paisaludomöz nem ola! Kömomöd monargän ola! jenomöz vil olik, äs in süil, i su tal!* im Idiom

neutral lautet der Anfang des Vaterunser: *Nostr patr kel in sieli! Ke votr nom es sanktifiked, ke votr regnia veni, ke votr volu es fasied kuale in siel tale et su ter.*

Das Idiom neutral ist nur ein Versuch von vielen auf Grund der wichtigsten modernen Sprachen, namentlich der romanischen, eine internationale Hilfssprache zu gewinnen; es kommt ungefähr auf dasselbe heraus, wenn man aus dem Latein eine Art Vulgärlatein mit vereinfachter Flexion zurecht macht, wie dies z.B. in Beermanns Novilatin oder in Islys famosem linguum Islyanum geschieht. Der roheste Versuch, eine Mischsprache herzustellen, ist Steiners Pasilingua, in der man statt *bono* auch *guto*, statt *malado* auch *sicko*, statt *carbona* auch *kohla*, statt *nudo* auch *naketo*, statt *quando* auch *wann*, statt *car* auch *warum* und statt *ja* gleich *yes* und *oui* sagen kann; nur die Endungen, nicht die Wortstämme sollen international sein.

Der vollkommenste Versuch dieser Art ist ohne Frage die *lingvo internacia Esperanto*, deren ersten Entwurf ein russischer Arzt Dr. Samenhof 1887 veröffentlicht hat. Die Grammatik zeigt eine Regelmässigkeit und Einfachheit, welche man bei natürlichen Sprachen vergebens sucht; jeder Redeteil ist an seiner Endung kenntlich. Die Personalendungen sind beseitigt, ebenso das grammatische Geschlecht; mit der Verteidigung der Flexion des Adjektivs und der besonderen Form des Akkusativs bin ich freilich nicht einverstanden. Aber wie Julius Lott in seiner *Mundolingve* sagt: *le difikulté de soluzion de il problem ne forma le gramatik, ma le vokabular*: der Wortschatz ist entschieden das Wesentliche, besonders für den mündlichen Verkehr. Das Wörterbuch des Esperanto ist nach dem Prinzip der grössten Internationalität aus den europäischen Hauptsprachen, genommen; sieht man von allgemeinen Wörtern wie *Telegraph*, *Telephon* usw. ab, fällt der Löwenanteil dem Romanischen zu, das ja auch im Englischen eine wichtige Rolle spielt. *La lingvo internacia Esperanto estas facile lernebla eĉ (sprich: etsch) de la personoj nemulte instruitaj. Unu horo suficás ĝenerale (sprich: sufitschas dschenerale) por lerni la tutan gramatikon, kelkaj tagoj por legi, kelkaj semajnoj por skribi, kelkaj monatoj por paroli.* Das klingt ja allerdings für jemanden, der die Quellen kennt, barock (die Wahl des allgemeinen Artikels *la* ist unglücklich); aber im Grunde ist das nur historische Befangenheit; das Englische und andere Sprachen sind in derselben Weise gemischt; der Gesamteindruck ist beim Esperanto nicht minder einheitlich. Wer Französisch, Englisch und Deutsch kann, versteht ohne grosse Schwierigkeiten, freilich nicht ohne weiteres, Esperanto oder irgend eine der ähnlichen Sprachen; die Schwierigkeit beginnt erst, wenn man die Sprache sprechen oder schreiben will: es heisst *kelkaj tagoj*, warum soll man nicht *manhaj nachtoj* sagen können? es heisst aber *kelkaj noktoj*. Da droht gerade die Bekanntschaft mit dem Wortmaterial Verwirrung zu stiften. Das Esperanto ist übrigens diejenige Weltsprache, die nach dem Volapük den grössten Erfolg aufzuweisen hat; auf 50 000 beziffern sich ihre Anhänger, dem Grossteil nach Franzosen.

Aber wer bürgt dafür, dass dem Esperanto nicht ein ähnliches Schicksal bevorstehe wie dem Volapük? Denn die Verbreitung irgend einer Sprache ist unabhängig von ihren Vorzügen; die Schwierigkeit des Griechischen oder Russischen hat die weite Ausdehnung des Sprachgebietes nicht gehindert. Auch die Annahme einer internationalen Hilfssprache hängt mehr von den Menschen ab als von der Sache an sich: Bedingung dafür ist die Einigung auf einen Vorschlag und zwar eine bewusste Einigung; es wäre vergebliche Mühe, zu warten, bis das beste Projekt alle seine Gegner aus dem Felde geschlagen hat. Man ist auch bereits an der Arbeit, eine bewusste Einigung herbeizuführen. Im Jahre 1900 fanden anlässlich der Weltausstellung zu Paris verschiedene internationale Kongresse statt, bei denen sich die Sprachnot in störender Weise bemerkbar machte; von neuem tauchte der Gedanke einer internationalen Hilfssprache auf, es bildete sich eine ständige Kommission, die sich die Aufgabe gestellt hat, für die Einführung einer solchen tätig zu sein.

Nur für die Idee, nicht für einen bestimmten Vorschlag macht die Delegation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale vorläufig Propaganda; das Programm enthält nur ganz allgemeine Bestimmungen; die Hilfssprache muss den Bedingungen des täglichen Lebens, des Handels und Verkehrs, der Wissenschaft zu dienen imstande sein; sie muss für alle Menschen von elementarer Durchschnittsbildung, insbesondere für die Angehörigen der europäischen Kulturwelt, leicht erlernbar sein; weiter geht die dritte Bestimmung: sie darf keine der lebenden nationalen Sprachen, muss also eine tote oder eine künstliche Sprache sein. Ist die Propaganda für diese Idee genügend weit gediehen, soll die internationale Vereinigung der Akademien der Wissenschaften, die im Jahre 1900 zur Ausführung wissenschaftlicher Arbeiten grossen Stiles gegründet wurde, aufgefordert werden; sich der Frage anzunehmen; sie soll entscheiden, welche Sprache als internationale Hilfssprache die geeignetste sei; lehnt sie den Auftrag ab, wird ein von der Pariser Delegation gewähltes Comité an ihre Stelle treten. Ist der Entscheid von den maßgebenden Vertretern der Wissenschaft und der Praxis gefällt, wird der Widerspruch verstummen, alle Anhänger der Idee werden ihr vereint zum Durchbruch verhelfen, ihr Sieg wird eine neue Epoche in der Geschichte der Menschheit eröffnen. Die internationale Hilfssprache wird die Krönung der schon bestehenden internationalen Einrichtungen sein, die teilweise auf gleiche Weise, durch das Vorgehen gelehrter Körperschaften, ins Leben getreten sind, wie der internationale Code für die Marine, die chemischen Namen und Formeln, die Einheiten für elektrische Grössen u.a. Soweit ist freilich jetzt das Problem noch nicht gediehen, wenn auch schon 200 kommerzielle, touristische, gelehrte Körperschaften sich grundsätzlich der Bewegung angeschlossen haben. Die Zukunft wird darüber entscheiden, ob es der Pariser Delegation beschieden sein wird, die Frage zu lösen, oder ob sie das Schicksal eines ähnlichen Versuches teilen wird, den schon 1888 die amerikanische philosophische Gesellschaft angeregt hat.

Und doch ist der vorgeschlagene Weg der einzige, eine Einigung zu erzielen, bevor diese aber erfolgt ist, hat es keinen Zweck, eine der vorgeschlagenen Weltsprachen zu lernen; wer die europäischen Hauptsprachen beherrscht, wird auch für die künftige Hilfssprache am besten vorgearbeitet haben; ist es doch unschwer zu erkennen, dass die Sympathien einflussreicher Mitglieder der Delegation einem romanisch-germanischen Mischidiom gehören. Der wichtigste Entscheid gebührt jedoch nicht der Theorie, sondern dem Leben – die Regierungen werden sich hüten, die internationale Hilfssprache als Lehrgegenstand in die Volksschule einzuführen, bevor sie auf der ganzen Linie gesiegt hat. Über die praktische Seite der Frage, die für die meisten die allein wichtige ist, kann jeder nach seinen besonderen Erfahrungen sich eine eigene Ansicht bilden, und auch was ich Ihnen noch zum Schlusse darüber sagen will, ist rein persönlich zu nehmen. Man kann die Wünschbarkeit einer internationalen Sprache zugeben, ohne von ihrer Notwendigkeit überzeugt zu sein; das Leben hat sich bis jetzt mit den vorhandenen Sprachen begnügt. Für eine Reise um die Welt genügt erwiesenermassen Kenntnis des Englischen, vielleicht auch Kenntnis des Französischen; wer aber nicht als globe-trotter gewöhnlichen Schlages reisen, wer nicht nur die Bequemlichkeiten internationaler Hotels geniessen will, die sich überall gleichen, wird sich auch um die gesamte Kultur, also auch um die Sprachen der Länder, in denen er reist, kümmern müssen. Leuten, die z.B. Italien bereisen, ohne ein Wort Italienisch zu können, wäre wenig gedient, wenn sie den Landeskindern, statt wie jetzt etwa die Kenntnis des Englischen oder Französischen, die Kenntnis des Volapük oder Esperanto besonders vergüten müssten; und sie würden es auch kaum begreiflicher finden. Es scheint mir, bessere Belehrung vorbehalten, aber auch fraglich, ob für Handel und Technik das Bedürfnis einer internationalen Hilfssprache so unabweisbar ist. Mit den drei europäischen Hauptsprachen reicht ein Kaufmann, ein Techniker immer noch weit; treten besondere Aufgaben an ihn heran, wird er eben eine Sprache zulernen müssen, um so besser, wenn er schon im Sprachenlernen geübt ist. Ein Kaufmann, der sich in Russland niederlässt, wird russisch, ein Ingenieur der

Bagdadbahn neugriechisch oder türkisch lernen müssen. Eine allgemeine Handelssprache würde den Verkehr freilich sehr vereinfachen, aber auch viele Hände frei, beschäftigungslos werden lassen und die Konkurrenz verschärfen. Aber so weit wird es wohl nie kommen; auch wenn eine internationale Hilfssprache besteht, wird der Kaufmann im Vorteil sein, der mit seinen Kunden in der Landessprache verkehren kann. Am ehesten kann man in der Wissenschaft von einem Bedürfnis sprechen; es sind namentlich Vertreter der Naturwissenschaften und der technischen Wissenschaften, die auf Annahme einer internationalen Hilfssprache dringen. Die schönen Zeiten, wo man mit Latein oder Französisch die ganze wissenschaftliche Produktion verfolgen konnte, sind vorbei; überall haben die Nationalsprachen auch von der wissenschaftlichen Produktion Besitz ergriffen; nicht nur in den europäischen Hauptsprachen, sondern auch in entlegenen und wenig verbreiteten Sprachen erscheinen zahlreiche, oft wertvolle Arbeiten, die ausser Landes ihrer Sprache, im Lande ihres Gegenstandes wegen oft weniger Verbreitung finden als sie verdienen. Nicht jedes Buch lohnt eine Übersetzung in eine Hauptsprache. Man kann vielleicht von einem Gelehrten verlangen, dass er lateinische, deutsche, englische, französische, italienische Abhandlungen aus seiner Fachwissenschaft zu lesen vermöge, ein Deutscher oder Engländer wird ab und zu auch mit holländischen oder skandinavischen, noch besser ein Franzose oder Italiener mit spanischen oder portugiesischen Arbeiten fertig werden; wer griechisch gelernt hat, liest die neugriechische Buchsprache ohne grosse Mühe; erst bei den slavischen Sprachen, beim Magyarischen und Finnischen beginnen im allgemeinen die Schwierigkeiten und wer weiss, wie lange es dauert, bis nun auch noch japanisch und chinesisches können sollte. Es ist nicht zu leugnen, dass durch die sprachliche Zersplitterung ein nicht geringes Mass wissenschaftlicher Arbeit verloren geht. Aber ich zweifle daran, dass sich dies durch Einführung einer internationalen Hilfssprache wesentlich ändern wird. Bei den Nationen, die jetzt darauf halten, dass ihre Gelehrten in ihrer eigenen Sprache schreiben, wird eine internationale Hilfssprache kaum besseren Rechtes sein als eine nationale Sprache, namentlich nicht eine Hilfssprache, welche fast ausschliesslich aus romanischen und germanischen Elementen gemischt wäre. Man müsste also doch den grössten Teil jener Arbeiten erst noch in die Hilfssprache übersetzen. Nicht viel weniger weit kommt man aber mit den bereits vorhandenen Mitteln. Wenn sich die osteuropäischen Forscher entschliessen könnten, ihren Arbeiten regelmässig einen Auszug in einer westeuropäischen Sprache beizugeben oder einen solchen in einer allgemein verbreiteten Zeitschrift zu veröffentlichen, wäre schon sehr viel gewonnen. Beide Wege sind in letzter Zeit von czechischen Sprachforschern, von denen der eine seine nationale Gesinnung in hervorragender Weise betätigt hat, mit Erfolg beschritten worden. Für die Annahme einer internationalen Hilfssprache braucht es namentlich viel guten Willen; mit nicht halb so viel gutem Willen könnte die Wissenschaft mit den vorhandenen Mitteln auskommen. Für den Gelehrten genügt es zumeist, wenn sein Auge mehrsprachig ist; wissenschaftlicher Briefwechsel zwischen Gelehrten fremder Zunge wird am besten so geführt, dass jeder in seiner Muttersprache schreibt, wobei die Lasten gleichmässig sich verteilen; für internationale Kongresse sind ausser der Landessprache im allgemeinen die europäischen Hauptsprachen zugelassen; was der Augenblick den Teilnehmern vorenthält, können sie nachher in Musse in den Berichten nachlesen; im übrigen habe ich nicht den Eindruck, dass sich der Fortschritt der Wissenschaft auf Kongressen vollziehe.

Ich fasse nochmals zusammen, was ich Ihnen über das Problem einer Universalsprache sagen zu müssen glaubte. Die Einführung einer internationalen Hilfssprache für Handel und Technik, Fremdenverkehr und Wissenschaft ohne weitergehende Ansprüche liegt durchaus im Bereiche der Möglichkeit; sie wird jedoch die Erlernung anderer Fremdsprachen nicht überflüssig machen und vielleicht überhaupt die Hoffnungen nicht erfüllen, die man an ihre Einführung knüpft; bei einigem gutem Willen ist mit den lebenden Nationalsprachen noch wohl auszukommen. Die gewöhnliche Auffassung einer Weltsprache als einer

einzigsten Sprache für die gesamte Menschheit ist durchaus utopisch; eine solche Weltsprache ist weder möglich noch wünschbar; denn auch im Leben der Völker ist fruchtbarer als jede Schablone kräftig entwickelte Eigenart.

Hauptsächlich benutzte Literatur:

H. Schuchardt, Auf Anlass des Volapüks. Berlin 1888.

M. Schuchardt, Weltsprache und Weltsprachen. Strassburg 1894; Antwort auf G. Meyer, Weltsprache und Weltsprachen; in Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde II {Strassburg 1893}, 23-46.

R. M. Meyer, Künstliche Sprachen. Indogermanische Forschungen XII (IW1), 33-92, 242-318.

L. Couturat, Die internationale Hilfssprache. Berlin 1902.

L. Couturat et L. Leau, Histoire de la langue universelle. Paris 1903.

O. Will, Die Tauglichkeit und die Aussichten der englischen Sprache als Weltsprache vom Standpunkte der Sprachwissenschaft und Sprachstatistik. Dissertation Breslau 1903.

W. Ostwald, Die Weltsprache. Stuttgart 1904.

Antologio V

Charles-Albert Cingria

Verkisto

A propos de la langue universelle dite Espéranto (1906)

El: *La voile latine*, Genève 1906

Enkonduko:

Okaze de la 2a UK en Ĝenevo en 1906, en la kultura-literatura revuo *La Voile latine* (*La latina velo*, 1904-10), kiu traktis specife svisajn temojn kaj motivojn, aperis ironia pamfleto direktita kontraŭ Esperanto. Ĝia aŭtoro nomiĝis Charles-Albert Cingria (1883-1954), ĝenevano, kiu estis konata kiel verkisto de historiaj eseoj, vojaĝraportoj, muzikologiaj traktaĵoj kaj humuraj kronikoj (liaj verkoj, konsistantaj el 11 volumoj plus kvin volumoj de korespondaĵoj kaj bibliografio, aperis en Laŭzano, Editions de L'Age d'Homme, inter 1967 kaj 1981; reeldonoj de diversaj verkoj aperis poste en diversaj lokoj). Charles-Albert estis la frato de la pentristo kaj verkisto Alexandre Cingria (1879-1945).

Charles-Albert Cingria estas konsiderata kiel romanda verkisto tre originala, sed nekategoriigebla kaj plenkontraŭdira. Ĉi tiu iom mistera kosmopolita literaturisto naskiĝis en riĉa familio, kiu post la unua mondmilito perdis ĉion kaj falis en malriĉecon. Li konstante vojaĝadis, aŭ vaga(bon)dis kiel nomado aŭ speco de 'profesia' dando, survojis ofte bicikle aŭ trajne, inter Ĝenevo kaj Konstantinopolo, de Francio ĝis Afriko. Evidente Cingria ŝatis la arte-baroke improvizitan stilon, la primokan etoson, la humuron kaj ironion, la strangajn fenomenojn. Lia verkado estis taksata kiel mikso de historio kaj elpensita poezio. La samtempaj legantoj estis perpleksaj, malpli pro la (ofte kurioza) enhavo de liaj felietonoj, sed despli pro la neimitebla maniero siaspeca, kiel Cingria traktis siajn temojn kaj lingve formis ilin. Lia talento estis agnoskita. Eĉ la franca verkisto Jean Cocteau (1889-1963) admiregis lin. En lia verkaro, kiun oni komencis eldoni kaj traduki post lia morto, troviĝas fakte tre multaj legindaj, tute bele traktitaj kontribuoj. Nuntempe Cingria estas pli malpli forgesita kaj apenaŭ plu legata - tamen liaj verkoj estas remalkovrataj, kolektataj, komente reeldonataj, inter alie en la alemana parto de Svislando.*

Inter la aŭtoroj de *La Voile latine* troviĝis krom la fratoj Cingria ankaŭ la konservativa friburga historiisto-literatursciencisto Gonzague de Reynold (1880-1970), la vaŭda verkisto Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947), la ĝeneva poeto Henry Spiess (1876-1940) kaj la publicisto Robert de Traz (1884-1951).

Dum Gonzague de Reynold revis pri la restaŭro de la monarkio sub katolika, aŭtoritata-totalisma gvido patricia, Cingria havis la vizon pri nova, romanlatina burgunda regno, en kiu Romandio estus integrita parto kadre de monarkia-katolika korporacio. Cingria kaj de Reynold unue estis kolegoj kaj kunlaborantoj, sed en 1911 ili akre kunpuŝiĝis kaj disiĝis en terura kverelo, kiu preskaŭ finiĝis en duelo. Tamen en 1927 okazis, ke C.-A. Cingria estis savita helpe de la 'italaj' rilatoj de de Reynold el la embaraso de malliberejo en Romo, al kiu li estis kondamnita por naŭ monatoj pro kritiko de la Mussolini-diktaturo. De Reynold taksis la verkiston imbecila. Plendante, ke la „malvarmaj” svisoj ne komprenis lin kaj liajn tekstojn, Cingria mortis en 1954 kiel malriĉa ĉifonulo.

La paskvilo de Cingria, publikigita en *La Voile latine* en 1906, povas esti konsiderata kiel delikata beletra pamfleto kontraŭ la zamenhofa verko kaj la neŭtrala universala lingvo entute, kiel unika satiro plena je sarkasmo, malestimo kaj malbonvolo kontraŭ tiu planlingvo. Cingria senskrupule primokis la mistikismon de la e-istoj, ilia lingvo signifis por li „katastrofon spiritan“. La universalan kongreson de la e-istoj en Ĝenevo en 1906 li komparis kun nomada akademio de la plebo, kiu estas anestezita, miopa kaj kiu havas ŝtopitajn orelojn. La e-istojn, al kiuj li riproĉis, ke ili celas rekonstrui

la babelan turon, li pritaksis kiel „senkoloran saŭcon“ kaj iliajn celojn kiel „iluzion de triumfo de utopio“. Por Cingria lingvo ne povis estis logika, ĉar laŭ li la naturaj lingvoj kutime estas mallogikaj, kaj lingvo estis laŭ li afero aŭ ilo, kiu rilatas al natura popolo. Lingve li karakterizis Esperanton kiel „rusan salaton“, ja la vorton *revuo* li trovis malbela, *patrino* eĉ komplete ŝokis lin. Sed la lingva ekzemplo, kiun li citis en sia teksto, estis plena de eraroj.

Cetere kiam Gonzague de Reynold kiel oficiala reprezentanto de la svisa registaro kaj kiel ĝenerala raportanto en la Komisiono pri Intelekta Kunlaboro de Ligo de Nacioj devis en 1922 studi kaj pritaksi la demandon de la neŭtrala universala lingvo, laŭ rezolucia iniciato de Edmond Privat, li reuzis similajn argumentojn kiel siatempe Cingria, kondamnante Esperanton kiel slavecan teruraĵon, kiun li ne povis nomi alimaniere ol „barbara“. (→Antologio XVII)

Fifama fariĝis la ‘ornitologia’ ero en tiu teksto, kie Cingria komparis Esperanton kun misformita universala birdo, kiel rezulto de terura buĉado aŭ naŭza vivisekcio, kiun prezentas al la mondo Esperanto respektive la ideo de la neŭtrala universala lingvo. Evidente Cingria fariĝis memelektita viktimo, kiu sentis sin hipnotita pro grava traŭmato aŭ inkubsonĝo en la birda mondo.

Kiel ajn, Cingria estis konvinkita, ke Esperanto spertos la sorton de ĉifrita muziko, de idiomato de neniuj parolata. La verkisto konkludis sian satiron per la profetaĵo, ke la estonteco de la mondo estos safrana, t.e. ke ĝi apartenos al la ĉinoj kaj al la ĉina lingvo – cent jarojn poste tiu ĉi vizio mirinde reaktualiĝas!

Ĉu kiel kosmopolito kaj mondvojaĝanto Cingria vere povis tiom malŝati Esperanton ni ne scias. Supozeble li estis influata kaj gvidata de fasko da antaŭjuĝoj, kiuj ĝermis en la ĉirkaŭaĵo de la nomitaj intelektuloj kaj kiuj estis tipaj por tiu speco de fanatikaj apostoloj, kies ‘politika’ celo aŭ kultura misio estis defendi la okcident-latinecan mondon kontraŭ la germaniga influo en la franca lingvo kaj trovi la animon kaj korpon de la patrio pere de nova arta kaj literatura pens- kaj esprim-koncepto.

* *Libro-rekomendo: Charles-Albert Cingria. « Ja, jeden Tag neu geboren werden... ». Erinnerungen, Glossen, Thesen, Polemiken. Ausgewählt und mit einem biographischen Nachwort versehen von Charles Linsmayer. Frauenfeld / Stuttgart / Wien 2001.*

Literaturo: À propos de la langue Espéranto dite langue universelle. Charles-Albert Cingria. Édition de la Voila latine. Genève [1906]. (aparta broŝureto)

Originala teksto (en la franca lingvo):

Je ne saurais assez dire combien il me répugne de poser des éteignoirs sur cette belle flamme d’enthousiasme qui prouve que nos compatriotes sont non seulement curieux des incidents de la rue, mais encore badauds spectateurs des catastrophes de l’esprit. Ne me sentant point de taille à opposer la voix de la raison au *mysticisme* des Espérantistes, j’avais résolu d’attendre les dernières fumées de cet incendie pour

dire, en quelques lignes, au peuple de notre cité combien il nous a plu de reconnaître le soin qu'il a pris de donner aux congressistes cette illusion du triomphe d'une utopie qui doit être le complément de toute cordiale hospitalité. D'une part, l'échéance espacée de nos numéros trimestriels; d'une autre, ce mot d'ordre intimé par les commerçants à la presse docile de bannir toute critique susceptible de porter atteinte à leurs intérêts, m'ont fait revenir de ces restrictions.

Allez prendre un oiseau, un cygne de notre lac, par exemple, déplumez-le complètement, arrachez-lui les yeux, substituez à son bec plat celui du vautour ou de l'aigle, greffez sur les moignons de ses pattes les échasses d'une cigogne, mettez dans ses orbites la prune du hibou, plantez sur son dos les plumes arrachées au kakatoès, à l'ibis, à la mouette et à tous les oiseaux du monde; ensuite inscrivez sur vos bannières, répandez et criez ces mots: « Ceci est l'oiseau *universel* », et vous vous ferez une petite idée de la sensation de glacement qu'a produite sur nous cette terrifiante boucherie, cette vivisection nauséabonde, qu'on n'a cessé de nous prôner depuis l'ouverture du congrès, sous le nom d'espéranto ou *langue universelle*.

[*Auf Deutsch*: Nehmt einen Vogel, etwa einen Schwan von unserem See, rupft ihn völlig kahl, reisst ihm die Augen aus, gebt ihm statt seines flachen Schnabels einen Adler- oder Geierschnabel, befestigt an seinen Beinstümpfen lange Storcheneine, steckt ihm in die leeren Augenhöhlen die Augäpfel der Eule; sodann schreibt auf eure Banner die Worte und posaunt sie laut hinaus: 'Das ist der Universalvogel!' – so könnt ihr euch eine ungefähre Vorstellung machen von dem Gefühl des Entsetzens, das wir empfunden haben bei dieser grausigen Schlächtereier, dieser ekelhaften Vivisektion, die man uns ständig unter dem Namen 'Esperanto' oder 'Universalsprache' anpreist. (El: Claude Piron, Psychologische Reaktionen gegenüber dem Esperanto, Wien 1991)]

[*In English*: Take a bird, perhaps one of our lake swans, pluck it completely, gouge out its eyes, replace its flat beak with a vulture's or an eagle's, graft on to its leg-stumps the feet of a stork, stuff an owl's eyeballs into the sockets (...); now indite your banners, propagate and shout the following words: "Behold the universal bird", and you will get a slight idea of the icy feeling created in us by that terrible butchery, that most sickening vivisection, increasingly offered to us under the name of Esperanto or universal language. (El la interreto)]

[*En Español*: Tomemos un pájaro, quizá uno de nuestros cisnes de nuestros parques, desplumémosle por completo, arranquémosle los ojos, substituyamos su pico plano por el de un buitre o un águila, injertemos en los muñones de sus patas los pies de una cigüeña, añadamos los ojos de un búho en sus órbitas y chillemos estas palabras: ¡*Contemplad al pájaro universal!*, y os haréis una ligera idea del gélido sentimiento que ha creado en nosotros semejante horrible carnicería, esa vivisección nauseabunda que se nos ofrece sin cesar bajo el nombre Esperanto o Lengua Universal. (El la interreto)]

[*En Esperanto*: Ekkaptu birdon, ekzemple cignon nialagan, komplete senplumigu ĝin, forŝiru de ĝi la okulojn, anstataŭ ĝia plata beko metu vulturano aŭ aglano, greftu al ĝiaj piedostumpoj cikoniajn irilojn, ŝovu en la orbitojn la pupilon de otuso; nun surskribu sur viaj standardoj, disvastigu kaj krii frazon jene: "Jen estas la *universala* birdo", kaj vi ricevos etan ideon pri la frostiĝa sento, kiun estigis en ni tiu terura buĉado, tiu vivosekado plej naŭza, kiun oni ne ĉesis advokati al ni kun la nomo Esperanto aŭ lingvo universala.]

Pour ceux qui ne sont pas encore complètement dépouillés du sens de leurs traditions, une langue vit et palpite; elle a des artères; elle évolue selon les lois profondes d'une nation. Produit de tâtonnements séculaires, elle n'a point été imaginée selon la syntaxe logique, mais factice, d'un monsieur à redingote et à

lunettes d'or. Mais elle s'est développée selon les sensations, *illogiques* parfois, *inutiles* et peu précises, mais toujours sincères, d'un peuple qui vit avec elle et par elle.

Ce n'est point la confusion des langues que veulent exterminer ces messieurs du congrès. Ils ne songent rien moins qu'à reconstruire la tour de Babel.

On ne crée pas une langue nouvelle, non plus qu'on n'en ressuscite une ancienne. C'est tout au plus si un Etat peut, avec les armes et la torture, faire parler sa langue vivante dans un pays conquis. En ce cas, il est historiquement observé que le vaincu oublie ses traditions pour s'adapter complètement au genre de vie, aux habits, à la culture et même aux plats nationaux du vainqueur.

Une langue est une religion; qu'on se le répète. Quand M. Zamenhof aura écrit *de son propre sang* les deux pages et demie formant les rudiments de la langue universelle, dite langue Espéranto, nous y croirons peut-être. Mais jusqu'à ce jour nous continuerons à parler français, nous contentant de goûter en l'italien, l'espagnol, le grec et le roumain leur saveur particulière, sans nous soucier de l'aller chercher dans l'étonnante salade russe que ces messieurs du congrès ont tenu à nous faire valoir par le concours imposant de leurs personnalités.

Mahomet, pour imposer sa langue, avait des titres que n'a point M. Zamenhof. Les Africains, Romains ou Vandales, devant cet idéal nouveau qui leur promettait la force nationale d'Ismaël, consentirent à prendre la langue du Prophète et, avec elle, la vie, les habitudes et jusqu'à l'accoutumance la plus intime des Arabes de la Sabée, d'où leur venait l'islamisme. Les Gaulois, les Vandales d'Espagne, et même les Anglo-Saxons, devant la parole du Christ, consentirent à donner au latin une place d'honneur dans leurs dialectes; ceux-ci en sont encore tout imprégnés.

En une fraîche matinée du septième siècle, deux adolescents de Byzance jouaient aux osselets sur l'escalier d'un couvent. Après quelques instants, las de ce jeu et en quête d'un nouvel amusement, ils résolurent, en badinant, d'inventer un nouvel alphabet. Ils inscrivirent les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec sur des carrés de parchemin qu'ils agitèrent longtemps dans une petite urne de terre. Ensuite, les ayant disposés de gauche à droite, l'un à la suite de l'autre, selon le hasard de leur sortie, ils en prirent la copie. Plus tard, apôtres de la Russie, ils se servirent de cette écriture, à laquelle ils avaient encore ajouté le « chin » hébraïque, pour noter cette traduction de la Bible et des Evangiles que, malgré leurs erreurs, les Grégoriens et les Photiens répandirent dans toute la Russie, et où, de nos jours, M. le comte Léon Tolstoï taille les versets autorisant les sources de son Humanitarisme. Voilà ce que pouvait, en employant le jeu de deux écoliers de Byzance, le grand schisme de l'Orient. Mais M. Zamenhof ne peut pas même dire, avec le plus jeune de ces enfants grecs: *Adolescentulus sum, et contemptus* (Ps. CXVIII, 141). Il n'est pas même l'auteur d'une hérésie.

Ici, un brusque accès de délire me fait arracher un lambeau du télégramme adressé par M. Naville à l'assemblée des congressistes:

« Si, un jour, on pouvait dire que, à côté des langues nationales, qui continueront leur développement naturel, il existe un moyen de communication entre tous les habitants du globe, „une langue de l'humanité”, ce jour-là serait une des grandes dates de l'histoire. »

Croyez-m'en bien, monsieur: quand, selon votre prophétie, les conduits du grand réservoir de culture macaque auront inondé la terre, nous construirons une arche pour lutter contre cet océan. Nous y placerons nos pénates, et les cendres des derniers Latins, le pampre de nos vignes, et des flacons contenant le vin de nos coteaux, la gerbe et les épis de nos blés, en des volumes écrits les symboles de notre religion; et puis, la grande âme de toutes ces choses sacrées, la langue de nos ancêtres, la langue impolluée, vierge de vos barbarismes.

En ce temps-là, on boira peut-être du *vin universel*, sans alcool, très probablement. On mangera du *pain universel*, fait de tous les froments et pétri par des machines. Un *plat universel*, sorte de brouet espéranto, ne sera pas sans opérer quelque simplification dans les menus de nos familles, Le « barch » ou « borch » en sera la base solide. Des saveurs, empruntées aux plats nationaux de tous les peuples de la terre, s'uniront sous la cuillère du légitime successeur du pontife espérantiste, pour donner une sauce incolore, où chacun reconnaîtra un lambeau de sa nation. Cette sauce, comme l'a suggéré le professeur en parlant de sa langue, sera une « *idée réalisée*; elle sera *nur lingua*, c'est-à-dire *nur sauca*; rien autre. Elle n'appartiendra à aucune nationalité, à aucun groupement; elle sera ELLE, et pas autre chose. »

Un nègre est capable de s'étendre sur un piano pour y dormir, de se faire un turban avec de la mèche de lampe ou de se draper avec une moitié de redingote. Ce sont là de petites impropriétés où, pour l'instant, je ne vois rien de grave. Il faut être, non pas un nègre, — car les nègres ont des entrailles, — mais un automate, un bonhomme en étoupe ou en carton-plâtre, doué d'un timbre articulé et de soufflets activés par des machines, pour commettre cette association de l'article *la* avec le substantif *revuo*.

Apprenez, ô gens sans traditions, qui avez un cylindre de boîte à musique au lieu de cœur, qu'en la lettre *A*, historiquement liée au nom de mère, nous voyons, par assonance, le nom de la Vierge: nous sentons l'odeur fauve des mamelles de la Louve romaine; nous entendons le cri des Sabines violées; nous percevons jusqu'à l'acre senteur des rizières, où les premiers nés des femmes de l'Indus et du Gange appelaient leurs mères tremblantes à cause du tigre lointain, faisant craquer les roseaux de ses pattes molles.

Cette voyelle *A*, la première que l'on reconnaisse dans les vagissements de l'enfant, la tendresse naturelle des humains, qui prime sur la syntaxe logique, l'a rattachée à la mère. Il fallait être cet homme, non pas en chair, mais en tôle vernie, qu'est le célèbre professeur, pour méconnaître ce dont les cinquante-huit mille révolutions des signes du zodiaque sont les témoins clamants, en supposant, un seul instant, qu'à peine éveillé de l'inconscience, l'enfant arrondira ses lèvres pour prononcer la voyelle *O*: *la patrino* — la mère.

Si « à blanchir un nègre on perd son savon », Hercule, armé de son balai, déchaînerait en vain les flots réunis de la Mer Blanche, du Dnieper et du Volga, pour nettoyer cette croûte d'excrément linguistique dont est blindé le cerveau d'un espérantiste.

Le renouvellement de ce congrès annuel m'a fait penser aux séances d'une académie nomade. Or, la véritable académie, c'est le peuple. Si les langues que nous parlons nous semblent parfois atteintes d'une anémie dont elles ne souffraient point autrefois, la faute en est aux académiciens. Ces gens de robe ont les oreilles bouchées. Leur regard est obscurci par la myopie. Une lente anesthésie s'est étendue sur leur odorat. Ils portent des lunettes faites de deux miroirs. Leurs yeux ne dépassent point ce réflecteur, qui leur renvoie les visions imaginées par leur cerveau. Ils sont insensibles à la beauté des orthographes anciennes, aux mots

doucement ambrés de basse latinité. Ils ne voient point non plus ces petites images courtes et directes comme des poésies chinoises, qui illuminent et parfument le discours, indépendamment de la structure grammaticale de la phrase. Ce qu'en fils d'Aristote, ils réclament à tout prix, c'est l'idée générale, la figure schématisée. D'un animal ils voient le squelette, d'un arbre le tronc dépouillé de ses rameaux et de ses fruits. En tout, ils ne songent qu'à éliminer au profit d'une IDÉE, qu'à raboter les accidents inutiles, les végétations, les guirlandes; bref, tout ce qui, sortant de leurs ordonnances catégoriques, vient à rompre la belle harmonie de leurs portiques.

Nous savons que l'idée générale des choses n'existe pas. Les choses seules existent. Le verbe EST, qu'emploie en pontifiant le célèbre professeur, est un mot instrumental — *vanus flatus vocis*; — il n'a de réalité que par les trois lettres qui le composent. Les choses sont indépendamment de nos classifications. Plus on devient savant, moins on voit clair dans la vie. Paris, vu de la tour Eiffel, n'est plus qu'un souvenir éloigné. Le tort des académiciens est de monter si haut que, lorsqu'ils redescendent, leurs yeux, pleins des altitudes, deviennent inhabiles aux petites choses qui SEULES existent.

Si le principe d'une académie est une faute, combien celui d'un congrès, chargé de sanctionner une langue nouvelle et logique, n'en est-il point une autre plus grave encore! Songez-y bien; pour un intellectuel de bonne souche, une langue n'est pas intraduisible; un mot a son équivalent. Le « Hund », ce chien des Allemagnes, habitué à traîner une charrette pleine de bidons à lait, peut se traduire et se noter par le nom turc de « kiopek », désignant cet excellent chien jaune, qui dort dans des creux, au milieu des rues de Stamboul, et que, déferents, les cochers de la capitale contournent avec tendresse, pour ne point l'écraser. L'idée générale du chien leur suffit. Le chien de Stamboul et celui de Nuremberg ont également des crocs, un crâne, des rotules, des côtes et une colonne vertébrale. Ils sont pareillement des vertébrés. Ayant fait si facilement le sacrifice des différences, qu'ils ont jugées inappréciables, du regard de ces chiens dont le mode de « bonté » est différent, — ah! païens sacrilèges! — ils tiennent alors ce raisonnement: « Pourquoi la terre s'embarrasse-t-elle de noms différents pour des objets semblables? Cherchons une langue neutre, une langue qui réponde à la plus chère de nos aspirations. Nous l'appellerons l'Espéranto; ce sera l'idiome universel. Décharnons toutes les langues connues. Qu'un sens habile de sélection nous conduise dans le choix de leurs ossements. Bannissons tout ce qui n'a pas sa valeur nettement utilitaire, et nous aurons accompli une œuvre gigantesque. » *Venite, faciamus nobis civitatem et turrim, cujus culmen pertingat ad coelum: et celebremus nomen nostrum, antequam dividamur in universas terras.*

Tel est le hurlement renouvelé des poitrines impies par lequel les Anglais, Tchèques, Italiens, Allemands, Français, Espagnols, Suisses, Russes, Polonais, Danois, Catalans, Hongrois, Suédois, Belges, Américains, Canadiens, Hollandais, Finlandais et autres idolâtres ont adoré le torse plastronné du célèbre professeur. Si, même dans nos langues européennes, qui ne sont point faites pour des êtres beaux et contemplatifs, chantant leur béatitude, en cueillant des fruits dont ils jouissent, sans y goûter, de la saveur inutile; si dans nos langues actives, aiguës pour les besoins de la lutte pour la vie, les mots, selon l'expression de M. Maurice Maeterlinck, « inventés pour les usages ordinaires de la vie, semblent malheureux, inquiets, et étonnés, comme des vagabonds autour d'un trône, lorsque, de temps en temps, quelque âme royale les mènerait ailleurs », combien la langue Espéranto, qui a été créée dans la seule fin de favoriser l'échange d'idées pratiques, est plus impropre que la nôtre à représenter ces objets, qu'elle désigne sous les symboles phonétiques catalogués en ses dictionnaires!

L'Espéranto aura le sort de la musique chiffrée, qu'inventa notre Jean-Jacques. Il sera prôné et encouragé par quelques esprits systématiques. Ses victimes seront les gens sans tradition, les déracinés des deux Amériques et des pays dont on a banni la vie religieuse et nationale.

On ne parlera jamais l'Espéranto, parce que cette langue est le produit d'un cerveau, parce qu'elle est logique et que, dans la vie, il y a des choses illogiques et apparemment inutiles, que n'a point prévues un cerveau d'intellectuel éliminant tout ce qui n'a pas sa valeur instrumentale. On ne pourrait accepter l'Espéranto qu'à la condition formelle de subir les lois que comporte un tel changement. Il faudrait adapter notre vie à l'utopie cérébrale du célèbre professeur, vivre conformément à sa pensée, à ses gestes, subordonner notre pensée latine et française à sa syntaxe slave. Nous pourrions encore faire ce sacrifice, si M. Zamenhof était un saint, un réformateur, un génie militaire, un fakir, un mage, un prince d'erreur ou, tout simplement, un homme extrêmement méchant.

Or, nous savons que M. Zamenhof est bon.

En voici même le témoignage écrit:

« Un incident qui a passé inaperçu de beaucoup: Pendant le concert aux „Trois-Couronnes”, deux jeunes filles aveugles sont venues apporter leurs hommages au D^f Zamenhof pour le remercier des bienfaits que l'Espéranto a apportés aux aveugles. Le D^f Zamenhof les a cordialement embrassées. Cet incident a dû être doux au cœur de l'inventeur de l'Espéranto. »

Nous sommes heureux de cet « incident », qui nous apprend que M. Zamenhof a ce grand cœur dont est absent le produit de son génie. Le lecteur comprendrait pourquoi j'ai dû renoncer à prodiguer les exemples de ce dernier, s'il voyait mon manuscrit inondé de sueur à cet endroit. Ma main restait accrochée en l'air, ne sachant où laisser retomber le jambage des *v* finals. Les *i* consonnes fuyaient sous ma plume, qui n'en avait jamais tant vu.

Tamen multaj personoj eksistas, kiuj credas, ke tio ne estas vera. Neniv estas pli blinda, ol tiu, kiu ne volas vidi; neniv estas pli surda ol tiu, kiu ne volas audi [tiel!].

L'auteur anonyme du manuel dont j'extrai ce fragment a raison, en ce sens que nous ne voulons point entendre; il fait fausse route en pensant que nous ne comprenons point. Oui, nous comprenons si bien, que nous ne consentirons jamais à ce marché de nos oreilles. Nous les cachetterons avec de la cire pour ne point vendre si cher, au prix d'une torture esthétique et morale, cette faculté de se comprendre entre peuples, que nous propose le célèbre professeur, sur le clavier discordant de son Espéranto. A ces raisons, qui risquent fort de n'être point entendues, on me répondra par cet impératif: « Il faut une langue universelle. » Je sens déjà quelque concession en cette affirmation qui abandonne son terme conséquent: et cette langue universelle, c'est l'Espéranto. J'aperçois l'horizon lointain d'un terrain où l'on pourrait s'entendre. Je ne conteste nullement l'utilité d'une langue truchement. Je dirai même qu'elle est nécessaire, à condition qu'elle ne tue point la locution, cette vie du langage courant. Il faut un langage d'idées, de signes, non point un langage phonétique; un langage d'images: je dirai mieux: une écriture figurative.

Il y a, historiquement (je bannis toutes les créations individuelles), deux sortes d'écritures figuratives. Les unes sont primitives; elles reproduisent le contour des objets reflétés par la mémoire. D'autres sont évoluées; elles n'ont plus que des symboles graphiques très éloignés de leur figuration primitive. Parmi les premières, je citerai l'écriture qu'employaient les Aztèques pour noter d'une manière précise leurs dépenses journalières, leurs successions, leurs généalogies, leurs récits historiques et leur cérémonial civil et religieux. L'écriture des Chinois, dite mandarine, et celle des Thibétains sont les écritures mères du type évolué. L'avantage qu'elles ont présenté de tout temps a été, pour les peuples qui les ont employées, d'avoir un lien solide et de pouvoir se communiquer des documents juridiques, des ordres de marche, de bénéficier de toute une organisation civile, sans pour cela céder un mot de leurs dialectes, un geste de leurs coutumes.

At in absurdum pereo. Supposons un seul instant que le Département de l'Instruction publique rende obligatoire une écriture figurative, on ne couvrirait plus nos boîtes aux lettres des trois versions italienne, française et allemande, ridiculement juxtaposées. En voyant peint sur une plaque d'émail ou de métal, fixée par deux vis sur la tôle de nos boîtes aux lettres, le symbole, mexicain ou chinois, indiquant l'action d'une main déposant une lettre à la poste, qui l'expédie, le Français dirait: « Boîte aux lettres »; l'Italien: « Scatola per le lettere »; et l'Allemand: « Briefkasten ». On écarterait à tout jamais, premièrement, ces rivalités et ces contestations, qu'il est regrettable de constater entre les cantons de langues différentes pour des sujets aussi futiles; et puis aussi cette tache, dans notre administration, qu'est l'odieuse mise à part du romanche, cette langue plus antique que les nôtres, en ce qu'elle est la plus rapprochée du type arien, cesserait de maculer notre réputation de pays libre et notre titre de confédérés. Il y aurait l'unité ne portant point atteinte à la diversité. On verrait les petits groupements politiques et individuels jouir de l'immense bienfait de la collectivité, sans en subir l'oppression: l'utopie la plus heureusement réalisée du principe de la Confédération.

Il y a du safran dans l'avenir de l'Europe. Si le grand rêve de Leibniz ne s'est pas réalisé jusqu'ici, il aura peut-être ses destinées plus tard. Dans mille ou deux mille ans, lorsque les petits hommes jaunes de l'Asie viendront, le glaive à la main, rafraîchir nos souvenirs de l'Ambassade chinoise, Saint-Pierre aura des clochetons pointus et recourbés, et de petits fourneaux à riz fumeront sur la Treille. On ne parlera plus, en ce temps, ni du docteur Zamenhof, ni de sa langue universelle, dite langue Espéranto. Et je termine par cet amen chinois que Confucius ajoute à tous les chapitres de son Antique Sagesse:

« Et voilà tout ».

Antologio VI

L.L. Zamenhof

Aŭtoro de Esperanto

Parolado de d-ro L.L. Zamenhof

okaze de la malfermo de la 2a Internacia Kongreso de la Esperantistoj en Ĝenevo la 28an de aŭgusto 1906

Ansprache L.L. Zamenhofs

anlässlich der Eröffnung des 2. Weltkongresses der Esperantisten in Genf (28.8.1906)

Enkonduko:

En 1906 L.L. Zamenhof (1859-1917) elpaŝis en esperantujo publike kun ideo, kiu mirigis kaj ekscitis parton de la tiama esperantistaro. Temas pri la diskuto ĉirkaŭ la doktrino de la hilelismo-homaranismo, kiu ne nur dominis la enhavon de la revuo *Ruslanda Esperantisto* (Sankt-Peterburgo), en kiu la hilelisma teksto aperis en 1906, sed kiu radiis internacien. La sorto de tiu teorio, sen kiu la esperantismo de Zamenhof ne estus tute komprenebla, estis poste apostrofita per ‘La ideologia dramo de LLZ’ (Gaston Waringhien en *Sennacieca Revuo* 81/1953).

La hilelismo-homaranismo fakte dumvive okupis Zamenhofon, kiu devenis de etne kaj religie miksitaj regionoj de orienta Eŭropo, kaj formis la kulminon de liaj idealismaj imagoj aŭ vizioj. Ĉi tiu teorio prezentis fortan soci(politik)an-religian akcenton, kaj ĝia kerno estis serĉata en la specifa judeco de Zamenhof kaj en ties ideo solvi la judan problemon (precipe en la Ruslanda Imperio, kie fortiĝis tradicia kontraŭ-judismo kaj eksplodis kontraŭjudaj pogromoj), en la heterogeneco de la etna, religia kaj lingva situacio en Ruslando kaj en la kritiko pri aŭ reago al la tiamaj universalismaj strebadoj diverstipaj (precipe cionismo).

Zamenhof konsideris, ke la etnaj, lingvaj kaj religiaj diferencoj de la homaro estas la ĉefaj kaŭzoj de ĉia malpaco inter la popoloj, kiuj povus esti solvitaj fakte nur per la hilelismo-homaranismo (kaj kompreneble per la lingvo Esperanto). Zamenhof revis, ke la antagonismoj etnaj, lingvaj kaj religiaj malaperos kaj ke ili estos anstataŭitaj de alternativaj ‘neŭtralaj’ etikaj rilat-principoj kiel solvo ne nur por la judoj, sed finfine por la tuta homaro. Laŭ tiu logiko fakte li inventis ‘neŭtrale-homan’ lingvon (Esperanto), celis krei ‘neŭtrale-homa’ religion (hilelismo) kaj starigi ‘neŭtrale-homajn’ rilatojn inter la etnoj (homaranismo kiel plievoluigita hilelismo). Ĉe Zamenhof ‘neŭtrala’ signifis probable la sumon de la altaj etikaj valoroj, kiuj estas komunaj al ĉiuj homoj, etnoj kaj religioj (kaj ankritaj en la humanismo). Ĉiukaze la celon de la homaranismo Zamenhof difinis kiel strebado al absoluta justeco kaj egaleco inter la popoloj kaj religioj.

Kuraĝigita de la bulonja kongres-sukceso, Zamenhof decidis sciigi al la e-ista publiko siajn konvinkojn en la formo de la *Dogmoj de Hilelismo*. Tio okazis anonime en la periodaĵo *Ruslanda Esperantisto*, en januaro 1906. Sed ho ve! – la publikigo de la hilelismo (poste homaranismo) rikoltis, krom kelkaj aproboj, akrajn reagojn de diversaj flankoj, kiuj komplete rifuzis la teorion de Zamenhof. Katolikoj malkovris novan kaj nedezirindan savinstruon konkurencon al la kristanismo, ateistoj kritikis ĝian same malhavindan religiecan karakteron, iuj francaj e-istoj evidente havis problemon akcepti la mistikaĵon el Rusujo. Cetere post tiuj protestoj Zamenhof atentigis, ke la hilelismo ne estas nova religio.

En la sama jaro Zamenhof volis prezenti sian hilelismon-homaranismon al la partoprenantoj de la 2a universala kongreso de la e-istoj en Ĝenevo. Sed ho ve! – oni baris al li tiun intencon. Emile Javal, eminenta franca e-isto, kompreninte la tiklan situacion, kiun Zamenhof kaŭzis kun sia doktrino, konsilis al la humanisto el Varsovio eĉ ne veturi Ĝenevon por eviti publike paroli pri la homaranismo kaj tiel eviti eventualan skandalon. La aŭtoro de Esperanto ofendiĝis kaj efektive dubis ĉu li entute alvenu en la kongreso. Sed ekhavinte malbonan konsiencon, li tamen veturis, kaj anstataŭ paroli pri la homaranismo mem li emfazis sian komprenon pri la ‘interna ideo’ de Esperanto. La elstara parolado de Zamenhof trovis varman akcepton en Ĝenevo, kaj ĝi restis unu el la plej trafaj kaj impresaj tekstoj iam ajn verkitaj en Esperanto pri tiu ĉi temo. La de kelkaj kolegoj proponitan koncepton de Esperanto, ke ĝi servu nur al praktikaj celoj sen konsideri la flankon idean, Zamenhof klare rifuzis.

Kvankam la hilelismo-homaranismo mem poste estis grandparte forgesita de la e-istoj, multaj inter ili estas konvinkitaj, ke sen tiu ideologia bazo la interna ideo de Esperanto ne ekzistus. Ĝuste la interna ideo respondecas apud la genia gramatika konstruado de la lingvo Esperanto, ke tiuj lingvo kaj movado pluvivis. Do ekzakte en tiuj du punktoj Esperanto distingiĝas de aliaj planlingvoj, kiuj post Esperanto estis proponitaj kaj kiuj fakte estas pli lingvistike ol sociideologie orientitaj.

Bibl.: Dr. L.L. Zamenhofs Esperanto-Reden gehalten bei Eröffnung der Esperanto-Kongresse 1905-1912. Mit Einleitung über Programm und Ursprung des Esperantismus, begleitender deutscher Übersetzung und Anmerkungen. Herausgegeben von Dr. Emil Pfeffer. Wien (Jahrgabe fehlt).

Originala teksto (en la lingvoj Esperanto kaj en germana traduko):

Estimataj sinjorinoj kaj sinjoroj!	Geehrte Damen und Herren!
Mi esperas, ke mi plenumos la deziron de ĉiuj alestantoj, se en la momento de la malfermo de nia kongreso mi esprimos en la nomo de vi ĉiuj mian koran dankon al la brava Svisa lando por la gastameco, kiun ĝi montris al nia kongreso, kaj al lia Moŝto la Prezidanto de la Svisa Konfederacio, kiu afable akceptis antaŭ du monatoj nian delegitaron.	Ich hoffe, dass ich den Wunsch aller Anwesenden erfülle, wenn ich im Augenblicke der Eröffnung unseres zweiten Kongresses in Ihrer aller Namen dem wackeren Schweizerlande meinen herzlichsten Dank ausdrücke für die Gastfreundschaft, die es unserem Kongresse bezeigt, ebenso Ihrer Exzellenz dem Herrn Präsidenten des Schweizer Bundesstaates, der vor zwei Monaten unsere Abordnung in liebenswürdiger Weise empfing.
Apartan saluton al la urbo Ĝenevo, kiu jam multajn fojojn glorie enskribis sian nomon en	Einen besonderen Gruß gilt der Stadt Genf, die

<p>la historion de diversaj gravaj internaciaj aferoj.</p> <p>Permesu al mi ankoraŭ esprimi en la nomo de vi ĉiuj koran dankon al la organizintoj de la nuna kongreso.</p> <p>[Zamenhof dankas al la svisaj esperantistoj, al la Provizora Centra Organiza Komitato, k.a.]</p> <p>Sinjorinoj kaj sinjoroj!</p> <p>Ĉe la malfermo de nia kongreso vi atendas de mi ian paroladon; eble vi atendas de mi ion oficialan, ion indiferentan, palan kaj senenhavan, kiel estas ordinare la oficialaj paroloj.</p> <p><i>Tian</i> parolon mi tamen ne povas doni al vi. Mi ĝenerale ne amas tiajn parolojn, sed precipe <i>nun</i>, en la nuna jaro, tia senkolora oficiala parolo estus granda peko de mia flanko.</p> <p>Mi venas al vi el lando, kie nun multaj milionoj da homoj malfacile batalas por liberemo, por la plej elementa homa liberemo, por la <i>rajtoj de homo</i>.</p> <p>Pri tio ĉi mi tamen ne parolus al vi; ĉar se kiel <i>privata homo</i> ĉiu el vi eble sekvas kun intereso la malfacilan bataladon en la granda multmiliono lando, tamen kiel <i>Esperantistojn</i> tiu ĉi batalado ne povus vin tuŝi, kaj nia kongreso havas nenion komunan kun aferoj politikaj.</p> <p>Sed krom la batalado pure politika, en la dirita lando estas nun faranta io, kio nin kiel Esperantistojn ne povas ne tuŝi;</p> <p>ni vidas en tiu lando kruelan bataladon inter la <i>gentoj</i>.</p>	<p>schon oftmals ruhmreich ihren Namen in die Geschichte verschiedener wichtiger internationaler Angelegenheiten eingeschrieben hat.</p> <p>Gestatten Sie auch, daß ich in Ihrer aller Namen den Veranstaltern des gegenwärtigen Kongresses herzlichen Dank ausdrücke:</p> <p>[Zamenhof dankt den Schweizer Esperantisten, dem Provisorischen Zentral-Organisationsausschuß, usw.]</p> <p>Meine Damen und Herren!</p> <p>Bei der Eröffnung unseres Kongresses erwarten Sie von mir irgendeine Rede; vielleicht erwarten Sie von mir etwas Offizielles, etwas Gleichgültiges, Farbloses und Inhaltloses, wie es die offiziellen Reden gewöhnlich sind.</p> <p>Eino <i>solche</i> Rede kann ich Ihnen jedoch nicht geben. Ich liebe solche Reden im allgemeinen nicht, aber besonders <i>jetzt</i>, im gegenwärtigen Jahre, wäre eine solche farblose Rede meinerseits eine große Sünde.</p> <p>Ich komme zu Ihnen aus einem Lande, wo nun viele Millionen Menschen mühsam um die Freiheit, um die elementarste menschliche Freiheit, um <i>Menschenrechte</i>, kämpfen.</p> <p>Dennoch werde ich <i>darüber</i> nicht zu Ihnen sprechen; denn wenn auch jeder von Ihnen als <i>Privatmensch</i> den schweren Kampf in dem großen, viele Millionen zählenden Lande vielleicht mit Interesse verfolgt, als <i>Esperantisten</i> könnte Sie dieser Kampf nicht berühren und unser Kongreß hat nichts mit politischen Angelegenheiten gemein.</p> <p>Doch außer dem rein politischen Kampf geht in diesem Lande nun etwas vor sich, das uns als Esperantisten berühren <i>muß</i>:</p> <p>Wir sehen in jenem Lande einen grausamen Kampf</p>
--	---

<p>Tie ne homo de unu lando pro politikaj patrolandaj interesoj atakas homojn de alia lando – tie la naturaj filoj de sama lando ĵetas sin kiel kruelaj bestoj kontraŭ la tiel same naturaj filoj de tiu sama lando nur tial, ĉar ili apartenas al alia gento.</p>	<p>zwischen den <i>Rassen</i>.</p>
<p>Ĉiutage estingiĝas tie multe da homaj vivoj per batalado politika, sed multe pli da homaj vivoj estingiĝas tie ĉiutage per batalado <i>intergenta</i>.</p>	<p>Dort greift nicht ein Mensch des einen Landes um politischer, vaterländischer Interessen willen, Menschen eines anderen Landes an — dort stürzen sich gleich grausamen Bestien die eingeborenen Söhne eines selben Landes auf die ebenfalls eingeborenen Söhne jenes selben Landes, und zwar nur deshalb, weil diese einem anderen Volksstamme angehören.</p>
<p>Terura estas la stato de aferoj en la multelingva Kaŭkazo, terura estas la stato en la Okcidenta Rusujo.</p>	<p>Täglich erlöschen dort viele Menschenleben im politischen Streit, aber noch viel mehr Menschenleben erlöschen dort täglich im <i>Rassenkampf</i>.</p>
<p>Malbenita, milfoje malbenita estu la intergenta malamo!</p>	<p>Schrecklich ist der Stand der Dinge in dem vielsprachigen Kaukasien, schrecklich ist der Zustand in Westrußland.</p>
<p>Kiam mi estis ankoraŭ infano, mi, en la urbo Bielostok, rigardadis kun doloro la reciprokan fremdecon, kiu dividas inter si la naturajn filojn de sama lando kaj sama urbo.</p>	<p>Verflucht, tausendmal verflucht sei der <i>Rassenkampf</i>!</p>
<p>Kaj mi revis iam, ke pasos certa nombro da jaroj, kaj ĉio ŝanĝiĝos kaj boniĝos.</p>	<p>Als ich noch ein Kind war, betrachtete ich in der Stadt Bielostok mit Schmerz die gegenseitige Fremdheit, welche die natürlichen Söhne desselben Landes und derselben Stadt untereinander trennt.</p>
<p>Kaj pasis efektive certa nombro da jaroj, kaj anstataŭ miaj belaj songoj mi ekvidis teruran efektivaĵon:</p>	<p>Und ich träumte einst, daß wohl eine gewisse Anzahl von Jahren vergehen und daß alles sich ändern, alles sich bessern würde.</p>
<p>en la stratoj de mia malfeliĉa urbo de naskiĝo sovaĝaj homoj kun hakiloj kaj feraj stangoj sin ĵetis kiel plej kruelaj bestoj kontraŭ trankvilaj loĝantoj, kies tuta kulpo konsistis nur en tio, ke ili parolis alian lingvon kaj havis alian gentan religion, ol tiuj ĉi sovaĝuloj.</p>	<p>Und wirklich verging eine Anzahl von Jahren und an Stelle meiner schönen Träume erblickte ich eine schreckliche Wirklichkeit:</p>
<p>Pro tio oni frakasis la kraniojn, kaj elpikis la okulojn al viroj kaj virinoj, kadukaj maljunuloj kaj senhelpaj infanoj!</p>	<p>In den Straßen meiner unglücklichen Geburtsstadt stürzten sich wilde Menschen wie die allergrausamsten Tiere mit Hacken und Eisenstangen auf ruhige Einwohner, deren ganze Schuld nur darin bestand, daß sie eine andere Sprache redeten und eine andere angestammte Religion hatten als jene Wilden.</p>
<p>Mi ne volas rakonti al vi la terurajn detalojn de la bestega Bielostoka buĉado; al vi kiel al</p>	

<p>Esperantistoj mi volas nur diri, ke terure altaj kaj dikaj estas ankoraŭ la interpopolaj muroj, kontraŭ kiuj ni batalas.</p>	<p>Deshalb schlug man die Schädel ein und stach die Augen aus, Männern und Weibern, hinfälligen Greisen und hilflosen Kindern!</p>
<p>Oni scias, ke ne la Rusa gento estas kulpa en la besta buĉado en Bielostok kaj multaj aliaj urboj; ĉar la Rusa gento neniam estis kruela kaj sangavida; oni scias, ke ne la Tataroj kaj Armenoj estas kulpaj en la konstanta buĉado, ĉar ambaŭ gentoj estas gentoj trankvilaj, ne deziras altrudi al iu sian regadon, kaj la sola, kion ili deziras, estas nur, ke oni lasu ilin trankvile vivi.</p>	<p>Ich will Ihnen nicht die schrecklichen Einzelheiten der bestialischen Metzerei von Bielostok erzählen; ihnen als Esperantisten will ich nur sagen, daß zwischen den Völkern die Mauern, gegen welche wir ankämpfen, noch schrecklich hoch und dick sind.</p>
<p>Oni scias nun tute klare, ke kulpa estas aro da abomenindaj krimuloj, kiuj per diversaj kaj plej malnoblaj rimedoj, per amase dismetataj mensogoj kaj kalumnioj arte kreas teruran malamon inter unuj gentoj kaj aliaj.</p>	<p>Man weiß, daß nicht das russische Volk schuld ist an der bestialischen Schlächtereier in Bielostok und vielen anderen Städten; denn der russische Volksstamm ist niemals grausam und blutgierig gewesen; man weiß, daß nicht die Tataren und Armenier an dem ständigen Gemetzel schuld sind, denn beide sind ruhige Stämme; sie wünschen nicht, irgend jemandem ihre Herrschaft aufzudrängen — das einzige, was sie wünschen ist, daß man sie nur ruhig leben lasse.</p>
<p>Sed ĉu la plej grandaj mensogoj kaj kalumnioj povus doni tiajn terurajn fruktojn, se la gentoj sin reciprokas bone konus, se inter ili ne status altaj kaj dikaj muroj, kiuj malpermesas al ili libere komuniĝadi inter si kaj vidi, ke la membroj de nia gento, ke ilia literaturo ne predikas iajn terurajn krimojn sed havas tiun saman etikon kaj tiujn samajn idealojn kiel nia?</p>	<p>Man weiß es nun ganz klar; schuld ist eine Schar verabscheuungswürdiger Verbrecher, die durch verschiedene und niedrigste Mittel, durch haufenweise ausgestreute Lügen und Verleumdungen, künstlich einen schrecklichen Haß zwischen den einzelnen Volksstämmen schaffen.</p>
<p>Rompu, rompu la murojn inter la popoloj, donu al ili la eblon, libere konatiĝi kaj komuniĝi sur neŭtrala fundamento, kaj nur tiam povos malaperi tiaj bestaĵoj, kiujn ni nun vidas en diversaj lokoj!</p>	<p>Könnten aber auch die größten Lügen und Verläumdungen solch schreckliche Früchte ergeben, wenn die Volksstämme einander gut kennen, wenn zwischen ihnen nicht hohe und dicke Mauern stünden, die es ihnen verwehren, frei untereinander zu verkehren, und zu sehen, daß die Mitglieder anderer Stämme ganz ebensolche Menschen sind wie unsere eigenen Stammesangehörigen, daß ihr Schrifttum nicht irgendwelche schreckliche Verbrechen predigt, daß es vielmehr dieselbe Ethik, dieselben Ideale besitzt, wie das unsere?</p>
<p>Ni ne estas tiel naivaj, kiel pensas pri ni kelkaj personoj; ni ne kredas, ke neŭtrala fundamento faros el la homoj anĝelojn; ni scas tre bone, ke la homoj malbonaj ankaŭ poste restos malbonaj; sed ni kredas, ke komuniĝado kaj konatiĝado sur neŭtrala fundamento forigos almenaŭ la grandan amason de <i>tiu</i> bestaĵoj kaj krimoj, kiuj estas kaŭzataj ne de malbona</p>	<p>Zerbrechet, zerbrechet die Mauern zwischen den Völkern; gebet ihnen die Möglichkeit, ungehemmt</p>

<p>volo, sed simple de sinnekonado kaj de devigata sinaltrudado.</p> <p>Nun, kiam en diversaj lokoj de la mondo la batalado inter la gentoj fariĝis tiel kruela, ni, Esperantistoj, devas labori pli energie ol iam.</p> <p>Sed por ke nia laborado estu fruktoporta, ni devas antaŭ ĉio bone klarigi al ni la internan ideon de la Esperantismo.</p> <p>Ni ĉiuj senkonscie ofte aludadas tiun ĉi ideon en niaj paroloj kaj verkoj, sed ni neniam parolis pri ĝi pli klare.</p> <p>Estas jam tempo, ke ni parolu pli klare kaj precize.</p> <p>El la deklaro unanime akceptita en la Boulogne'a kongreso, ni ĉiuj scias, kio estas la Esperantismo en rilato praktika; el tiu ĉi deklaro ni ankaŭ scias, ke „Esperantisto estas nomata ĉiu persono, kiu uzas la lingvon Esperanto tute egale, por kiaj celoj li ĝin uzas”.</p> <p>Esperantisto sekve estas ne sole tiu persono, kiu uzas Esperanton sole kaj ekskluzive por celoj praktikaj; Esperantisto ankaŭ estas persono, kiu uzas Esperanton, por gajni per ĝi monon; Esperantisto estas persono, kiu uzas Esperanton nur por amuziĝadi; Esperantisto fine estas eĉ tiu persono, kiu uzas Esperanton por celoj plej malnoblaj kaj malamaj.</p> <p>Sed krom la flanko praktika, deviga por ĉiuj kaj montrita en la deklaro, la Esperantismo havas ankoraŭ alian flankon, ne devigan, sed multe pli gravan, flankon idean.</p> <p>Tiun ĉi flankon diversaj Esperantistoj povas klarigi al si en la plej diversa maniero kaj en la plej diversaj gradoj.</p>	<p>miteinander bekannt zu werden und auf neutralem Boden miteinander zu verkehren; nur dann werden solche Bestialitäten verschwinden können, wie wir sie nun an verschiedenen Orten sehen.</p> <p>Wir sind nicht so einfältig, wie es einige Leute von uns denken; wir glauben nicht, daß eine neutrale Grundlage aus den Menschen Engel machen wird; wir wissen sehr gut, daß die schlechten Menschen auch nachher schlecht bleiben werden; aber wir glauben, daß ein Verkehr und ein Bekanntwerden auf neutralem Boden wenigstens die große Menge von <i>jenen</i> Bestialitäten und Verbrechen beseitigen wird, die nicht von bösem Willen hervorgerufen werden, sondern von gegenseitigem Nichtkennen und erzwungenem Sichaufdrängen.</p> <p>Nun, da an verschiedenen Orten der Welt der Kampf zwischen den Volksstämmen derart grausam geworden ist, müssen wir Esperantisten tatkräftiger denn je arbeiten.</p> <p>Doch damit unsere Arbeit fruchtbar sei, müssen wir uns vor allem die dem Esperanto innewohnende Idee genau klar machen.</p> <p>In unseren Worten und Werken spielten wir alle unbewußt wohl oft auf diese Idee an, aber niemals sprachen wir darüber deutlicher.</p> <p>Nun ist es an der Zeit, klarer, genauer zu reden.</p> <p>Aus der auf dem Boulogner Kongresse einstimmig angenommenen öffentlichen Erklärung, wissen wir alle, was Esperanto in praktischer Hinsicht bedeutet; aus dieser öffentlichen Erklärung wissen wir auch, daß „jede Person, die Esperanto — ganz gleichgültig zu welchem Zwecke — gebraucht, Esperantist genannt wird“.</p> <p>Esperantist ist folglich nicht nur jener, der Esperanto einzig und ausschließlich für praktische Zwecke verwendet; Esperantist ist auch eine Person, die Esperanto verwendet, um Geld damit zu</p>
---	---

<p>Tial, por eviti ĉiun malpacon, la Esperantistoj decidis, lasi al ĉiu plenan liberecon akcepti la internan ideon de la Esperantismo en tiu formo kaj grado, kiel li mem deziras, aŭ – se li volas – eĉ tute ne akcepti por la Esperantismo ian ideon.</p> <p>Por demeti de unuj Esperantistoj ĉian respondecon por la agoj kaj idealoj de aliaj Esperantistoj, la Bulonja deklaro precizigis la oficialan, de ĉiuj sendispute akceptitan esencon de la Esperantismo kaj aldonis la sekvantajn vortojn:</p> <p>„Ĉiu alia espero aŭ revo, kiun tiu aŭ alia persono ligas kun la Esperantismo, estas lia afero pure privata, por kiu la Esperantismo ne respondas.”</p> <p>Sed bedaŭrinde la vorton „privata” kelkaj amikoj-Esperantistoj klarigis al si en la senco de „malpermesata”, kaj tiamaniere, anstataŭ konservi por la interna ideo de la Esperantismo la eblon tute libere dissolvi, ili volis tiun ideon tute mortigi.</p> <p>Se ni, batalantoj por Esperanto, propravole donis al la vasta mondo plenan rajton rigardadi Esperanton nur de ĝia flanko praktika kaj uzado ĝin nur por nia utilo, tio ĉi kompreneble al neniu donas la rajton postuli, ke ni ĉiuj vidu en Esperanto nur aferon praktikan.</p> <p>Bedaŭrinde en la lasta tempo inter la Esperantistoj aperis tiaj voĉoj, kiuj diras: „Esperanto estas <i>nur</i> lingvo; evitu ligi eĉ tute private la Esperantismon kun la <i>ideo</i>, ĉar alie oni pensos, ke ni ĉiuj havas tiun ideon, kaj ni malplaĉos al diversaj personoj, kiuj ne amas tiun ideon!</p> <p>Ho kiaj vortoj! El la timo, ke ni eble ne plaĉos al tiuj personoj, kiuj mem volas uzi</p>	<p>verdienern; Esperantist ist jemand, der Esperanto nur zu seiner Unterhaltung gebraucht; Esperantist ist schließlich sogar der, welcher Esperanto zu den niedrigsten und verhaßtesten Zwecken benützt.</p> <p>Aber außer der praktischen Seite, die für alle verbindlich ist und in der öffentlichen Erklärung aufgezeigt wurde, hat der Esperantismus noch eine andere, eine zwar nicht verbindliche, aber viel wichtigere, ideelle Seite.</p> <p>Diese Seite des Esperantismus können verschiedene Esperantisten sich auf die verschiedenste Weise denken und ihr Vorhandensein in den verschiedensten Graden annehmen.</p> <p>Deshalb, um jeden Unfrieden zu vermeiden, haben die Esperantisten beschlossen, jedem volle Freiheit darin zu lassen, die dem Esperanto innewohnende Idee in der Form und in dem Ausmaße anzunehmen, wie er es selbst wünscht oder — wenn er will — für den Esperantismus überhaupt keinerlei Idee anzunehmen.</p> <p>Um den einzelnen Esperantisten jegliche Verantwortung für die Handlungen und Ideale anderer Esperantisten abzunehmen, legte die öffentliche Erklärung von Boulogne das offizielle, von allen unbestritten angenommene Wesen des Esperantismus fest und fügte die folgenden Worte hinzu:</p> <p>„Jede andere Hoffnung oder jeder Traum, den der eine oder der andere mit dem Esperantismus verbindet, ist seine rein private Angelegenheit, für die der Esperantismus nicht verantwortlich ist.“</p> <p>Bedauerlicherweise legten aber einige meiner esperantistischen Freunde sich das Wort „privat“ im Sinne von „unerlaubt“ aus und wollten auf diese Art, anstatt der dem Esperanto innewohnenden Idee die Möglichkeit zu bewahren, sich unbehindert zu entwickeln, diese Idee gänzlich umbringen.</p>
--	---

<p>Esperanton nur por aferoj praktikaj por ili, ni devas <i>ĉiuj</i> elŝiri el nia koro tiun parton de la Esperantismo, kiu estas la plej grava, la plej sankta, tiun ideon, kiu estis la ĉefa celo de la afero de Esperanto, kiu estis la stelo, kiu ĉiam gvidadis ĉiujn batalantojn por Esperanto!</p>	<p>Wenn wir, die wir für Esperanto kämpfen, freiwillig der weiten Welt das volle Recht gaben, Esperanto nur von seiner praktischen Seite aus zu betrachten und es nur zu unserem Nutzen zu gebrauchen, so gibt dies natürlich niemandem das Recht, zu verlangen, daß wir alle in Esperanto nur eine praktische Sache sehen.</p>
<p>Ho, ne, ne neniam! Kun energia protesto ni forĵetas tiun ĉi postulon.</p>	<p>Leider sind in der letzten Zeit unter den Esperantisten Stimmen laut geworden, die da sagen: „Esperanto ist <i>nur</i> eine Sprache; vermeidet es den Esperantismus, wenn auch ganz privat, mit irgendeiner <i>Idee</i> zu verbinden, denn man wird sonst glauben, daß wir <i>alle</i> diese Idee haben, und wir werden bei verschiedenen Leuten, die diese Idee nicht lieben, Mißfallen erregen!</p>
<p>Se nin, la unuajn batalantojn por Esperanto, oni devigos, ke ni evitu en nia agado ĉion idean, ni indigne disŝiros kaj bruligos ĉion, kion ni skribis por Esperanto, ni nenigos kun doloro la laborojn kaj oferojn de nia tuta vivo, ni forĵetos malproksimen la verdan stelon, kiu sidas sur nia brusto, kaj ni ekkrios kun abomeno: „Kun <i>tia</i> Esperanto, kiu devas servi ekskluzive nur al celoj de komerco kaj praktika utileco, ni volas havi nenion komunan!”</p>	<p>O was für Worte! Aus Angst, daß wir vielleicht jenen, die Esperanto für sich nur zu praktischen Zwecken verwenden wollen, nicht gefallen werden, sollen wir <i>alle</i> jenen Teil des Esperantismus, welcher der wichtigste, der heiligste ist, jene Idee, welche stets das Hauptziel der Esperantosache, welche der Stern war, der von jeher alle Kämpfer für Esperanto geleitet hat, aus unserem Herzen reißen!</p>
<p>Venos iam la tempo, kiam Esperanto, fariĝinte posedaĵo de la tuta homaro, perdos sian karakteron idean; tiam ĝi fariĝos jam nur lingvo, oni jam ne batalados por ĝi, oni nur tirados el ĝi profiton.</p>	<p>O nein, nein, niemals! Mit energischem Einspruch werfen wir diese Forderung.</p>
<p>Sed nun, kiam preskaŭ ĉiuj Esperantistoj estas ankoraŭ ne profitantoj, sed nur batalantoj, ni ĉiuj konscias tre bone, ke al laborado por Esperanto instigas nin ne la penso pri praktika utileco, sed nur la penso pri la sankta, granda kaj grava <i>ideo</i>, kiun lingvo internacia en si enhavas.</p>	<p>Wenn man uns, die ersten Kämpfer für Esperanto, zwingt, in unserer Handlung alles Ideelle zu vermeiden, dann werden wir entrüstet alles zerreißen und verbrennen, was wir für Esperanto geschrieben haben, wir werden schmerzerfüllt die Arbeiten und Opfer unseres ganzen Lebens verleugnen, wir werden den grünen Stern, der uns an der Brust sitzt, weit von uns schleudern und mit Abscheu werden wir ausrufen: „Mit einem <i>solchen</i> Esperanto, mit einem Esperanto, das ausschließlich nur Zwecken des Handels und praktischem Gebrauch dienen soll, wollen wir nichts gemein haben!“</p>
<p>Tiu ĉi ideo – vi ĉiuj sentas ĝin tre bone – estas <i>frateco kaj justeco inter ĉiuj popoloj</i>.</p>	
<p>Tiu ĉi ideo akompanadis Esperantismon de la unua momento de ĝia naskiĝo ĝis la unua tempo. Ĝi instigis la aŭtoron de Esperanto, kiam li estis ankoraŭ malgranda infano; kiam antaŭ</p>	

<p>dudek ok jaroj rondeto da junaj diversgentaj gimnazianoj festis la unuan signon de vivo de la estonta Esperanto, ili kantis kanton, en kiu post ĉiu strofo estis ripetataj la vortoj: „malamikeco de la nacioj, falu, falu, jam estas tempo”.</p>	<p>Es wird einst die Zeit kommen, da Esperanto, nachdem es Gemeingut der ganzen Menschheit geworden ist, seinen ideellen Charakter verlieren wird; dann wird es nur mehr eine Sprache werden, man wird nicht mehr dafür kämpfen, man wird nur mehr Nutzen daraus ziehen.</p>
<p>Nia himno kantas pri la „nova sento, kiu venis en la mondon”, ĉiuj verkoj, vortoj kaj agoj de la iniciatoro kaj de la nunaj Esperantistoj ĉiam spiras tute klare tiun saman ideon.</p>	<p>Doch jetzt, da noch fast alle Esperantisten nicht Nutznießer, sondern nur Kämpfer sind, sind wir alle uns sehr wohl bewußt, daß nicht der Gedanke an praktische Verwendbarkeit uns zur Arbeit für Esperanto anspornt, sondern nur der Gedanke an die heilige, große und wichtige Idee, welche eine internationale Sprache in sich birgt.</p>
<p>Neniam ni kaŝis nian ideon, neniam povis esti eĉ la plej malgranda dubo pri ĝi, ĉar ĉiu parolis pri ĝi, kaj sindone laboris.</p>	<p>Diese Idee — Sie alle fühlen sie sehr wohl — ist Brüderlichkeit und Gerechtigkeit unter allen Völkern.</p>
<p>Kial do aliĝis al ni la personoj, kiuj vidas en Esperanto „nur lingvon”?</p>	<p>Diese Idee hat den Esperantismus vom ersten Augenblick seines Entstehens bis in die jetzige Zeit begleitet.</p>
<p>Kial ili ne timis, ke la mondo kulpigos ilin pri granda krimo, nome pri la deziro, helpi al iom-post-ioma-unuiĝo de la homaro?</p>	<p>Sie regte den Urheber des Esperanto an, als er noch ein kleines Kind war; als vor achtundzwanzig Jahren ein kleiner Kreis von jungen, verschiedenen Stämmen angehörigen Gymnasiasten das erste Lebenszeichen des künftigen Esperanto feierte, da sangen sie ein Lied, in dem nach jeder Strophe die folgenden Worte wiederholt wurden: „Feindschaft unter den Nationen, falle, falle, es ist schon an der Zeit!”</p>
<p>Ĉu ili ne vidas, ke iliaj paroloj estas kontraŭaj al iliaj propraj sentoj kaj ke ili senkonscie revas pri tio sama, pri kio <i>ni</i> revas, kvankam pro neĝusta timo antaŭ sensecaj atakantoj ili penas tion ĉi nei?</p>	<p>Unsere Hymne singt von dem „neuen Gefühl, das in die Welt kam“, alle Werke, Worte und Handlungen des Urhebers des Esperanto und der jetzigen Esperantisten atmen stets ganz deutlich dieselbe Idee.</p>
<p>Se mi la tutan pli bonan parton de mia vivo memvole pasigis en grandaj suferoj kaj oferoj kaj ne rezervis por mi eĉ ian rajton de aŭtoreco – ĉu mi faris tion ĉi pro ia praktika utileco?</p>	<p>Niemals haben wir unsere Idee verheimlicht, niemals konnte auch nur der geringste Zweifel darüber bestehen, denn jeder sprach darüber und arbeitete hingebungsvoll dafür.</p>
<p>Se la unuaj Esperantistoj pacience elmetadis sin ne sole al konstanta mokado, sed eĉ al grandaj oferoj, kaj ekzemple unu malriĉa instruistino longan tempon suferis malsaton, nur por ke ŝi povu ŝpari iom da mono por la propagando de Esperanto – ĉu ili ĉiuj faris tion ĉi pro ia praktika utileco? Se ofte personoj alforĝitaj al la lito de morto skribadis al mi, ke Esperanto estas la sola</p>	

<p>konsolo de ilia finiĝanta vivo, ĉu ili pensis tiam pri la praktika utileco?</p>	<p>Warum haben sich uns also Leute angeschlossen, die in Esperanto „nur eine Sprache“ sehen?</p>
<p>Ho, ne, ne, ne! Ĉiuj memoris nur pri la interna <i>ideo</i> entenata en la Esperantismo; ĉiuj ŝatis Esperanton ne tial, ke ĝi alproksimigas reciproke la <i>korpojn</i> de la homoj, eĉ ne tial, ke ĝi alproksimigas la <i>cerbojn</i> de la homoj, sed nur tial, ke ĝi alproksimigas iliajn <i>korojn</i>.</p>	<p>Warum fürchteten sie nicht, daß die Welt sie eines großen Verbrechens beschuldigen würde, nämlich des Wunsches der Menschheit zu einer allmählichen Vereinigung zu verhelfen?</p>
<p>Vi memoras, kiel forte ni ĉiuj estis entuziasmitaj en Bulonjo ĉe l'Maro. Ĉiuj personoj, kiuj partoprenis en la tiea kongreso, konservis pri ĝi la plej agrablan kaj plej entuziasman memoron por la tuta vivo, ĉiuj ĝin nomas „la neforgesebla kongreso“.</p>	<p>Sehen sie nicht, daß ihre Worte im Gegensatz zu ihren eigenen Gefühlen stehen und daß sie unbewußt dasselbe erträumen wie wir, obgleich sie aus falscher Furcht vor unvernünftigen Angreifern sich bemühen, dies zu leugnen?</p>
<p>Kio do tiel entuziasmigis la membrojn de la kongreso? Ĉu la amuzoj per si mem? Ne, ĉiuj ja povas havi sur ĉiu paŝo multe pli grandajn amuzojn, aŭskulti teatraĵojn kaj kantojn multe pli bonajn kaj plenumatajn ne de nespertaj diletantoj, sed de plej perfektaj specialistoj!</p>	<p>Wenn ich den ganzen besseren Teil meines Lebens unter großen Leiden und Opfern verbrachte und mir nicht einmal irgendein Urheberrecht vorbehielt — tat ich dies um irgendeines praktischen Nutzens willen?</p>
<p>Ĉu nin entuziasmigis la granda talento de la parolantoj? Ne; ni tiajn ne havis en Bulonjo. Ĉu la fakto, ke ni komprenis nin reciproke? Sed en ĉiu kongreso de samnacioj ni ja komprenas nin ne malpli bone, kaj tamen nenio nin entuziasmigas.</p>	<p>Wenn die ersten Esperantisten sich geduldig nicht nur beständigem Hohn, sondern sogar großen Opfern aussetzten, und zum Beispiel, eine arme Lehrerin lange Zeit Hunger litt, nur um für die Verbreitung des Esperanto etwas Geld zusammensparen zu können — taten sie alle dies nur irgendeines praktischen Vorteiles wegen?</p>
<p>Ne, vi ĉiuj sentis tre bone, ke nin entuziasmigis ne la amuzoj per si mem, ne la reciproka sinkomprenado per si mem, ne la praktika utileco, kiun Esperanto montris, sed la interna <i>ideo</i> de la Esperantismo, kiun ni ĉiuj sentis en nia koro.</p>	<p>Wenn mir oft ans Sterbebett gefesselte Personen schrieben, daß Esperanto der einzige Trost ihres zur Neige gehenden Lebens sei, dachten diese dabei wohl an irgendeinen praktischen Vorteil?</p>
<p>Ni sentis, ke komenciĝis la falado de la muroj inter la popoloj, ni sentis la spiriton de ĉiuhoma frateco.</p>	<p>O nein, nein, nein! Alle gedachten nur der dem Esperanto innewohnenden <i>Idee</i>; alle schätzten Esperanto nicht deshalb, weil es die Körper der Menschen einander nähert, sogar nicht einmal deshalb, weil es ihre Gehirne zusammenführte, sondern nur deshalb, weil es ihre Herzen einander nahe bringt.</p>
<p>Ni konsciis tre bone, ke, ĝis la fina malapero de la muroj, estas ankoraŭ tre kaj tre</p>	<p>Sie erinnern sich, welch starke Begeisterung sich unser aller in Boulogne am Meer bemächtigte. Alle, die an dem dortigen Kongreß teilnahmen, haben</p>

<p>malproksime; sed ni sentis, ke ni estas atestantoj de la unua ekbato kontraŭ tiuj muroj; ni sentis, ke antaŭ niaj okuloj flugas la fantomo de pli bona estonteco, fantomo ankoraŭ tro nebula, kiu tamen de nun ĉiam pli kaj pli korpigados kaj potenciĝados.</p> <p>Jes, miaj karaj kunlaborantoj! Por la indiferenta mondo Esperanto povas esti nur afero de praktika utileco. Ĉiu, kiu uzas Esperanton aŭ laboras por ĝi, estas Esperantisto, kaj ĉiu Esperantisto havas plenan rajton vidi en Esperanto nur lingvon, simplan, malvarman internacian kompreniĝilon, similan al la mara signaro, kvankam pli perfektan.</p> <p><i>Tiaj</i> Esperantistoj kredeble ne venos al niaj kongresoj aŭ venos al ili nur por celoj esploraj, praktikaj aŭ por malvarma diskutado pri demandoj pure lingvaj, pure akademias, kaj ili ne partoprenos en nia ĝojo kaj entuziasmo, kiu eble ŝajnos al ili naiva kaj infana.</p> <p>Sed tiuj Esperantistoj, kiuj apartenas al nia afero ne per sia kapo, sed per sia <i>koro</i>, kiuj ĉiam sentos kaj ŝatos en Esperanto antaŭ ĉio ĝian internan <i>ideon</i>; ili ne timos, ke la mondo mokenomos ilin utopiistoj, kaj la naciaj ŝovinistoj eĉ atakos ilian idealon kvazaŭ krimon; ili estos fieraj pri tiu nomo de utopiistoj.</p> <p>Ĉiu nia nova kongreso fortikiĝos en ili la amon al la interna ideo de la Esperantismo, kaj iom post iom niaj ĉiujaraj kongresoj fariĝos konstanta festo de la homaro kaj de la homa frateco.</p>	<p>sich fürs ganze Leben die angenehmste und begeistertste Erinnerung daran bewahrt, alle nennen ihn den unvergeßlichen Kongreß.</p> <p>Was war es denn, das die Mitglieder des Kongresses so sehr begeisterte? Waren es die Unterhaltungen an und für sich? Nein, jeder kann ja auf Schritt und Tritt viel großartigere Unterhaltungen haben; viel bessere und nicht von unerfahrenen Dilettanten, sondern von den vollkommensten Fachleuten aufgeführte Theaterstücke und Gesänge anhören!</p> <p>Begeisterte uns die große Begabung der Redner? Nein; solche hatten wir nicht in Boulogne. War es die Tatsache, daß wir einander verstanden? Allein, bei jedem Kongreß von Volksgenossen verstehen wir uns ja nicht weniger gut und dennoch versetzt uns nichts in Begeisterung.</p> <p>Nein, Sie alle fühlen sehr wohl, daß es nicht die Unterhaltung an und für sich war, nicht das gegenseitige Verstehen, nicht der praktische Vorteil, den Esperanto aufweist, sondern die dem Esperantismus innewohnende <i>Idee</i> war es, welche wir alle im Herzen spürten.</p> <p>Wir fühlten, daß die Mauern zwischen den Völkern zu fallen beginnen, wir fühlten den Geist der allgemein menschlichen Brüderlichkeit.</p> <p>Wir waren uns sehr wohl bewußt, daß es noch sehr, sehr weit bis zum endgültigen Verschwinden der Mauern sei; aber wir fühlten, daß wir Zeugen des ersten starken Schlages gegen jene Mauern seien; wir fühlten, daß vor unseren Augen irgendein Geist einer besseren Zukunft schwebte, ein noch sehr nebelhafter Geist, der jedoch von nun an immer mehr an Gestalt and Macht gewinnen würde.</p> <p>Jawohl, meine lieben Mitarbeiter! Für die gleichgültige Welt mag Esperanto nur eine Sache des praktischen Vorteiles sein. Jeder, der Esperanto verwendet oder dafür arbeitet, ist Esperantist und</p>
--	---

	<p>jeder Esperantist hat das volle Recht, in Esperanto nichts als eine bloße Sprache zu sehen, ein einfaches, nüchternes, zwischenvölkisches Verständigungsmittel, ähnlich dem System der Seesignale, wenn auch vollkommener als dieses.</p> <p><i>Solche</i> Esperantisten werden wahrscheinlich zu unseren Kongressen nicht oder doch nur zu Forschungszwecken, zu praktischen Zwecken oder behufs kalter Erörterung rein sprachlicher, rein akademischer Fragen kommen und sie werden an unserer Freude und Begeisterung, die ihnen möglicherweise einfältig und kindisch vorkommen wird, nicht teilnehmen.</p> <p>Doch jene Esperantisten, die unserer Sache nicht mit dem Kopfe, sondern mit dem <i>Herzen</i> angehören, die werden an Esperanto immer und vor allem die ihm inwohnende Idee spüren und schätzen; sie werden sich nicht davor fürchten, daß die Welt sie höhnisch Utopisten nennt und daß die völkischen Hetzpatrioten ihr Ideal sogar wie ein Verbrechen angreifen; sie werden auf diesen Namen „Utopisten“ stolz sein.</p> <p>Jeder neue unserer Kongresse wird in ihnen die Liebe zur internen Idee des Esperantismus festigen und nach und nach werden unsere alljährlichen Kongresse zu einem ständigem Fest der Menschheit und der menschlichen Brüderlichkeit werden.</p>
--	--